Janvier 2018

Michel Baury

ORADOUR-sur-GLANE

Faits générateurs du massacre…

Les témoignages

Remerciements

.

Tout particulièrement adressés à :

- René Roux, ancien instituteur de Saint-Méard, passionné par les années noires en Limousin qu'il a régulièrement et fidèlement fait revivre dans sa rubrique publiée par la revue « le Palhisson », diffusée périodiquement. Il a, notamment, longuement travaillé sur le sujet de la capture de l'automitrailleuse à Sainte-Anne et a ainsi permis de poser les bases d'une analyse complète et parfaitement documentée, de l'affaire relative à l'automitrailleuse, jusqu'alors bien mystérieuse.

- Serge Léger, ancien Maire de Breuilaufa, qui a rapporté les confidences d'anciens maquisards, fournissant un tout nouvel éclairage sur l'affaire de Breuilaufa avec la présence d'un chauffeur civil français réquisitionné par les Allemands et tué au cours de l'embuscade.

- Yves-Henri Defaye, ancien instituteur, passionné par l'histoire de la Première Guerre Mondiale, mais aussi par les actions de la Résistance, notamment, dans le cadre de l'affaire Gerlach où il fournit des pièces indispensables à une meilleure compréhension du dossier.

Les remerciements vont également, bien sincèrement et sans distinction à tous ces témoins qui se sont livrés sans réserve, qu'ils aient opté pour l'anonymat ou choisi d'apparaître en pleine lumière dans les cinq essais qui suivent.

C'est grâce au recoupement de tous ces témoignages avec les pièces d'archives existantes qu'une écriture « scientifique » de l'histoire peut être avancée sous forme d'essais plus proche de la « vérité historique », ce qui n'exclut, en aucune façon, la poursuite des recherches de nouvelles pièces d'archives, pour, éventuellement, de nouveaux éclairages : l'histoire n'est-elle pas autre chose qu'une éternelle remise en question ?

Témoignages
(essai n° 1 : « 9 juin 1944 – la prise d'une automitrailleuse » à la Das Reich)

I. ***Témoignage René Roux,*** **extraits des bulletins d'information** ***« lo Palhisson »***, n° 317 (juin 1997) – 318 (août 1997) – 326 (janvier 1999).

II. ***Témoignage Gilbert Magadoux,*** **Neuvic-Entier,** 19 juillet 2015.

I. Témoignage René Roux[1]

Extraits des bulletins d'informations, « Ensemble - lo Palhisson », de Saint-Méard
N° 317 (juin 1997) – 318 (août 1997) - 326 (janvier 1999).

« Les événements que je rapporte, ci-après, ont pu être reconstitués à partir des témoins directs que j'ai eu l'occasion de rencontrer.

La prise d'une automitrailleuse allemande

Sainte-Anne vit, depuis le débarquement, dans la crainte, l'espoir et la fièvre de la libération prochaine. Soixante-dix enfants fréquentent l'école dirigée par Mme Nénert dont le mari est prisonnier de guerre. Ils sont plus de vingt hommes de Sainte-Anne, prisonniers en Allemagne comme M. Nénert, qui manquent aux travaux de la ferme et pour qui les enfants organisent des fêtes dont le bénéfice alimente les colis envoyés dans les stalags. Un instituteur replié du Nord de la France, M. André Dumont, seconde Mme Nénert.

Le vendredi 9 juin 1944, une colonne allemande, forte de très nombreux véhicules, est signalée se dirigeant vers Sainte-Anne, sur la route de Châteauneuf. Aussitôt les habitants s'enfuient vers les Bruges ou les champs environnants. M. Dumont, comme les autres hommes, s'est caché lui aussi et Mme Dumont prend en charge ses élèves comme si elle était l'institutrice en titre.

Il est trois heures de l'après-midi. La colonne allemande traverse Sainte-Anne. A la sortie du bourg, le dernier véhicule, une automitrailleuse, s'immobilise au carrefour des routes de Domps et d'Eymoutiers : panne d'essence ou incident mécanique ? Toujours est-il que l'engin redescend en roues libres pour se mettre à l'abri dans la cour de l'école, plantée de chênes et non clôturée. Le véhicule est ainsi protégé par le bâtiment de l'école et de la mairie, contre lequel il s'est rangé. Cinq soldats l'occupent.

Ignorent-ils qu'ils se trouvent au cœur du maquis ? Totalement inconscients du danger qui les menace, deux d'entre eux, partent à pied, vers le haut du bourg pour se ravitailler. Ils demandent des œufs, du pain, du fromage… Personne ne saurait leur refuser ces quelques victuailles, même si les mains tremblantes de quelque paysanne échappent l'œuf offert ! Revenant sur leurs pas, les deux soldats se dirigent ensuite vers le petit magasin d'épicerie tenu par Mme Bezaud, situé sur la route de Sussac. A l'école, les autres soldats parlent aux institutrices. Un témoin, c'était alors une fillette, a si bien conservé en mémoire la langue gutturale des guerriers que, de passage, un jour, en Allemagne, elle s'est sentie reprise par sa terreur enfantine. Elle se souvient pourtant d'une conversation courtoise entre Mme Dumont et les soldats.

Mme Nénert, fort inquiète, libère les écoliers bien que les quatre heures n'aient pas encore sonné…

Les soldats se rafraîchissent et se lavent, torse nu, à la pompe de l'école, une pompe à grande roue de fonte que l'on tourne avec une manivelle.

Les maquisards de la Julie, prévenus, observent les mouvements de la petite troupe. Quelques-uns d'entre eux se sont glissés dans le champ de blé, à portée de voix, et un groupe, posté en lisière de forêt, aux abords du cimetière, à moins de 200 mètres, domine la cour de l'école, et guette sa proie…

Les Allemands ont lancé des fusées pour signaler leur présence et demander de l'aide. Sans doute parce qu'ils sont à 540 mètres d'altitude et que les monts qui les séparent d'Eymoutiers culminent à près de 700 mètres, ces fusées ne permettront pas à la colonne de situer l'engin immobilisé, ni de comprendre ce qui lui est arrivé. Certains éléments rebrousseront bien chemin, mais ne reviendront pas jusqu'à Sainte-Anne, considérant sans doute que leur recherche était inutile, que l'engin absent avait pu s'égarer et prendre une autre route, car comment croire qu'ils aient délibérément abandonné cinq de leurs camarades sans livrer combat ?

---

[1] Article de René Roux, publié dans « lo Palhisson » avec l'accord de Pierre Magadoux.

M. Couégnoux est un grand blessé de guerre qui habite une ferme tout à côté de la marie. Il ne peut guère quitter sa maison comme les autres hommes du village et ne le souhaite pas : il se contente de fermer les contrevents. Une paysanne revenant à Villevaleix, son village proche de Sainte-Anne, est arrêtée par le maquis posté en surplomb du bourg et il lui est vivement conseillé de se mettre à l'abri : elle va se refugier dans la maison de M. Charbonniaud, qui exploite une ferme de l'autre côté de la mairie.

Dans la chaleur de l'après-midi, brusquement la fusillade éclate : les maquisards, cachés dans le champ de blé, ouvrent le feu sur les deux Allemands partis vers l'épicerie de Mme Bezaud. L'un est tué ; l'autre, blessé, se dissimule derrière la haie qui borde la route et tente de rejoindre un abri. La mitrailleuse allemande répond aux rafales de FM et balaie la lisière du bois d'où vient maintenant l'attaque principale. Les balles traçantes qui filent devant ses yeux intriguent Léa, une fillette de la famille Charbonniaud, restée sur le seuil de sa maison. Happée par sa mère, elle ira se mettre à couvert avec les siens et la femme récupérée sur le chemin, dans la cave où on accède par une trappe. Le pignon de la maison Charbonniaud porte encore, malgré un ravalement récent, les blessures infligées à la pierre par les balles tirées de l'automitrailleuse.

Craignant sans doute un assaut ou un encerclement du maquis, les trois occupants de l'automitrailleuse s'enfuient dans la direction de Châteauneuf, où ils ont été vus courir les armes à la main et s'évanouir dans la nature.

Seul, le soldat blessé sera fait prisonnier, soigné et emmené à la Julie d'où il rejoindra le Grand Bouchet. Peut-être doit-il la vie sauve à M. Couégnoux chez qui il s'est réfugié. Celui-ci faisant preuve de sang-froid, et se souvenant sans doute des épreuves qu'il avait subies pendant la Grande Guerre, le désarme, le fait allonger sur la maie de la cuisine. C'est là que les maquisards le feront prisonnier, ils lui donneront les premiers soins à l'école…

Les curieux se bousculent autour de lui et on peut imaginer la tension qui s'est emparée du bourg à la vue du cadavre, de ce « boche » perdant son sang, de la machine de guerre, tout à l'heure menaçante, maintenant captive et silencieuse… Qui pourrait ne pas penser aux représailles qui vont s'abattre ? Personne n'en doute à Sainte-Anne. Mes témoins se souviennent mal des propos échangés autour du blessé : « Moi, mourir ? » aurait interrogé avec insistance le soldat fanatique redoutant quelque supplice avant sa mise à mort qu'il croyait inévitable !

Le soir, la plupart des habitants déserteront la quiétude de leurs chambres. Emportant couvertures et édredons, ils iront passer la nuit dans les bois des environs. Ils coucheront ainsi à la belle étoile pendant une quinzaine de jours.

Le soldat tué dans l'attaque était un grand garçon blond. Probablement de l'âge de ces jeunes hommes tués un mois plus tard à Masseaux ! Son visage est toujours gravé dans la mémoire des témoins rencontrés, jeunes filles bouleversées, précipitées dans la guerre. Les maquisards balancèrent son corps dans les fougères du cimetière pour le soustraire aux regards. Il y resta deux ou trois jours avant d'être enfoui sommairement par les soins du fossoyeur. Le corps fut peut-être dissimulé dans les fondations d'un caveau en construction ou une tombe sommaire y fut aménagée : les témoignages sont discordants. Personne ne semble avoir songé, par peur sans doute de représailles prévisibles, à récupérer la plaque d'identité du soldat. Son corps n'a jamais été relevé, ni récupéré par les autorités allemandes comme elles le firent, un mois plus tard, pour les soldats inhumés à Sussac, La Croisille-sur-Briance et Châteauneuf-la-Forêt.

Il n'est pas sans intérêt de savoir que le terrain de sport figurant sur le plan ci-après a été créé à la demande du gouvernement de Vichy qui voulait que chaque école, si petite soit-elle, soit dotée d'un tel équipement. On y avait tracé un terrain de jeux, installé un portique, aménagé des aires de lancement et de saut. Les trois couloirs de la piste de course subsistent seuls, envahis par l'herbe. Les enfants sous la conduite de M. Dumont, fréquentaient régulièrement ce terrain. Devant la mairie, le mât sur lequel était hissé le drapeau tricolore porta un jour une oriflamme dont le rouge était naturellement échancré. Et un vieux du bourg de murmurer, en patois : « Ils ne veulent pas voir le rouge, alors ils en enlèvent le plus possible ! ».

L'hôpital du maquis au Grand Bouchet, près de Domps

Avant le mois de juillet et l'attaque allemande sur le mont Gargan, la guerre était loin, bien loin de ce havre de paix, avec ses monts protecteurs culminant à plus de 700 mètres, où des grands noms de la médecine et de la chirurgie locales soignaient les maquisards blessés. Sous la direction du commandant Poissy, de son vrai nom Buchalter, d'origine juive, il y avait là de Léobardy, Fraisseix, Hauschneck entre autres, assistés d'étudiants en médecine… Cet hôpital de campagne avait l'aspect d'une maison cossue avec un imposant fournil où l'intendance cuisinait et cuisait le pain. Il accueillit le prisonnier de guerre allemand blessé et capturé à Sainte-Anne, le 9 juin 1944. Un témoin m'a confié que le prisonnier, les premiers jours suivant sa capture, se cachait dans le grenier de ce fournil, tant la peur d'être exécuté le tenaillait. Par la suite, il fut affecté à des corvées ou associé, sous la menace toute relative, à des plaisanteries d'étudiant : ne lui demandait-on pas de se glisser par le soupirail de la cave pour ravitailler en rations supplémentaires de vin les carabins désœuvrés ! Ceux-ci descendaient jusqu'aux premières maisons, dans le plus simple appareil, pour faire leurs ablutions…

Quant au prisonnier allemand, il finit par s'adapter tellement bien à sa situation qu'un témoin m'a rapporté l'avoir vu en galante compagnie dans les bruyères où les bergères menaient leurs troupeaux. Sans doute passa-t-il bien près du châtiment que ce témoin voulait lui faire subir… Que les dames du Grand Bouchet se rassurent : le témoin, galant homme, n'a pas reconnu la fautive !

La fin des trois SS de l'automitrailleuse de Sainte-Anne

Que sont devenus les trois soldats, restés dans l'automitrailleuse après les premiers tirs à l'encontre de deux des leurs près du cimetière ? J'ai recueilli le témoignage de Roger Tranchant qui a vu, alors qu'il aidait son père dans un champ, près des Quatre-Routes de Saint-Méard, trois soldats allemands qui s'enfuyaient. L'un deux portait une arme assez lourde, sans doute un fusil-mitrailleur, et les deux autres des armes légères. Ils arrivaient par la route de Châteauneuf et nous demandèrent la direction de Limoges. Ils se dirigèrent donc vers Linards, revenant dans la zone contrôlée par le maquis, alors qu'à Saint-Germain, les Allemands tenaient la Nationale 20.

Nous sommes le samedi 10 juin 1944, en début d'après-midi. Les trois fuyards ont réussi à échapper à d'éventuels poursuivants, mais ont-ils été réellement poursuivis ? Les maquisards n'ont pu encercler l'automitrailleuse après le début de la fusillade. Lorsque les trois hommes armés s'enfuient, les maquisards ignorent sans doute si d'autres soldats sont encore à l'intérieur du véhicule et doivent s'approcher prudemment pour éviter d'être pris pour cible… Rassurés par le silence qui règne dans et autour de ce véhicule, ils l'entourent, tout excités par leur incroyable succès, manifestent leur joie, capturent le blessé étendu sur la maie de la maison Couégnoux… et se montrent peu empressés à pourchasser les trois SS, probablement déterminés à défendre leur peau, alors que la crainte est forte d'un retour de la colonne allemande partie vers Eymoutiers.

Le bocage limousin se prête au jeu de cache-cache. Qui le voit aujourd'hui ne peut imaginer le couvert, les talus, les chemins creux et les bosquets, la diversité des cultures, les haies limitant les parcelles et bordant les routes étroites et empierrées, les villages dans leurs frondaisons de fruitiers. Nous sommes en juin, les prés sont en herbe et les moissons sont à venir…

Les trois hommes parviennent à se dissimuler, évitent les villages, profitent de la nuit sans doute pour se reposer, grignoter, et au petit matin, sortir de la nasse. Leur course de 12 à 15 kilomètres, à travers la forêt de Châteauneuf et la plongée vers Saint-Méard les a mis en confiance. C'est vrai que de la Cime du Champ, ou de Venouhant, ils découvrent un horizon lointain et un grand territoire moins sauvage, adouci, qui s'étend à perte de vue. Quelque peu rassurés et la fatigue aidant, les voilà qui quittent les couverts, longent les fossés, même s'ils restent sur la défensive. Peut-être même n'ont-ils pas pris de repos et auraient bien pu se trouver dans les environs de Linards, 3 à 4 heures après l'attaque de l'automitrailleuse. Un témoin, Mme Suzanne Frugier, a vu, un soir à La Maillerie, alors qu'elle se dirigeait vers l'étable de la ferme familiale pour traire la brette, surgir d'un champ de blé voisin, un soldat allemand, l'arme à la main donnant l'impression de se cacher. Puis elle a aperçu d'autres silhouettes : sa frayeur est telle qu'elle rentre précipitamment à la maison… Les soldats ont alors passé la nuit dans les environs et le lendemain matin, ils auraient rejoint les Quatre-Routes où ils vont demander la route de Limoges.

Mais l'excitation de la veille passée, les maquisards ont questionné leurs multiples correspondants, les légaux, nombreux dans chaque village où les Allemands ont pour habitude de quémander et personne n'ose leur refuser les œufs, le pain et la caillée. Les chiens aussi sont vigilants et les témoins, dans le climat d'insurrection de l'époque, n'hésitent pas à rapporter tout mouvement suspect. Le débarquement du 6 juin est tout récent, la reconquête de Tulle et de Guéret, date du 8 juin et l'ampleur des représailles impitoyables auxquelles se livrent les SS en remontant vers la Normandie traumatise les populations. Dans la moiteur de cet après-midi de juin, Oradour-sur-Glane et ses habitants sont livrés aux flammes par les camarades des trois SS en fuite.

A peine les trois soldats ont-ils quitté les Quatre-Routes qu'un camion de maquisards s'arrête à son tour et, mis sur la piste des fuyards, déclenche une fusillade désordonnée en direction des bois de La Côte. De là, les chemins à travers le bois de Fleurat conduisent au Moulin du Bois, à Plantadas, aux limites de Linards… D'autres FTP, venus peut-être de Linards, exécutent une manœuvre d'encerclement. Ce sont, à présent, plusieurs dizaines de maquisards, peut-être une centaine selon certains témoins, qui harcèlent, avec leur mitraillette, les trois hommes acculés près de la ferme de l'Etang. Les rafales d'un fusil-mitrailleur, posté à une centaine de mètres, dans les prés de Puy Larousse et dominant le couvert, obligent les Allemands à décrocher et à remonter vers Plantadas. Les maquisards les poursuivent, certains à présent qu'ils tiennent leurs proies.

Leur traque s'achèvera sans doute vers les Puegs et Sautour-le-Petit où le père Martinot retrouvera un jour, dans un de ses prés, un casque allemand et un pansement abandonné. Une fosse hâtivement creusée, recouverte de feuilles, servira de sépulture aux deux hommes achevés là. Mais il manque un SS : on le cherche en vain !

Mais la consigne est donnée : silence, on ne parle pas, on ne sait pas. Aux voisins trop curieux, on dira que les Allemands ont été faits prisonniers et conduits à Domps… Cette relation n'est peut-être pas tout à fait exacte, bien que j'essaie de cerner la vérité au plus près. C'est ainsi que je suis revenu au Grand Bouchet pour m'assurer qu'aucun autre prisonnier que le blessé de Sainte-Anne n'y avait été retenu. Des maquisards ont participé à l'action que j'évoque. Je sais les réticences de beaucoup à évoquer les faits auxquels ils ont participé…

Dans leur hâte d'en finir, les maquisards n'avaient pas remarqué que le troisième homme avait été blessé et n'avait pu suivre ses compagnons. Ils pensent qu'il a réussi à s'enfuir et que sa poursuite serait à présent trop risquée. Comment imaginer autrement l'abandon de leurs recherches ?

Des voisins, alertés par le branle-bas des camions et les coups de feu, se hasardent à l'Etang, et viennent aux nouvelles. Deux hommes suivront la lisière des prés sans rien remarquer. Pourtant, la nuit, il semble bien que des plaintes se font entendre. Mais les portes sont closes et la peur habite la nuit. Quelques jours plus tard, d'étranges effluves traîneront dans les prés voisins : quelque charogne sans doute abandonnée au soleil, pense-t-on !

La saison des foins est avancée. Le père Jean Paquet qui exploite la ferme de l'Etang, lie ses vaches ce matin-là, et se met en devoir de faucher le pré de fond où l'herbe épaisse a poussé dru. Il commence son premier tour de faucheuse… Dans l'herbe, une main sur son arme, l'Allemand est là qui gît, la tête dans une profonde rigole ! Horrifié à la vue du cadavre, le père Paquet plante là son attelage : l'image de la guerre vient de lui sauter à nouveau au visage, la guerre qu'il a connue, il y a trente ans, la guerre qui retient son fils prisonnier et qui le reprend dans ses rets…

Jean Paquet file chez le docteur Touraille qui remplit les fonctions de maire et habite à l'entrée du bourg, dans la villa « les Roses » où il a son cabinet de médecin et de dentiste. Le docteur Touraille a été nommé par Vichy ; il vit au cœur des affrontements et des déchirures de l'époque. Il lui faut tout aussi bien loger les miliciens, répondre aux inquisiteurs de tous poils, satisfaire aux réquisitions, adoucir s'il le peut les conséquences dramatiques des interventions des uns et des autres. A qui l'accuse de soigner, en cachette, les maquisards blessés, il répond sans se démonter : « Avec quoi voulez-vous que je leur résiste ? Avec mes instruments de chirurgie ?... »

C'est un homme avec qui on ne badine pas, d'un abord un peu froid et à l'allure toute militaire, mais c'est un honnête homme. Sa droiture et son dévouement sont reconnus et il lui arrive, car l'essence est sévèrement contingentée, de pousser sa bicyclette sur les routes de Linards et par tous les temps, lorsqu'un malade est en danger.

C'est chez lui que se précipite Jean Paquet :

- J'ai trouvé le cadavre d'un soldat allemand dans mon pré de l'Etang,
- Avez-vous vu quelqu'un en venant ? En avez-vous parlé ?
- Oh, que non !
- Alors, revenez chez vous. ne dites rien. Rien à personne !

Baptiste Dubois, bon vivant, qui possède une carriole à cheval et va de village en village pour son commerce de vaches laitières, assure une liaison discrète avec la Résistance. C'est lui que le docteur Touraille alerte… Peu de temps après, les maquisards arrivent à l'Etang. Les dernières cartouches de l'Allemand, dont l'arme était prête à tirer, tiendront lieu de glas. A la pelle et à la pioche, ils creusent sommairement une tombe peu profonde… si peu profonde que le Marin, figure très controversée du maquis, viendra le surlendemain, déterrer le cadavre pour lui subtiliser ses bottes !

Depuis, l'homme repose, bercé par le murmure de l'eau vive, à l'ombre de quelques saules ! »

Signé : René Roux

II. Témoignage Gilbert Magadoux

Fait à Neuvic-Entier, le 19 juillet 2015.

« La prise de l'automitrailleuse de Sainte-Anne

Bien que mes parents habitent alors le village de Golas, sur la commune de Neuvic-Entier, je fréquentais l'école de Sainte-Anne, à 2 kilomètres et demi de mon domicile familial, parce qu'elle était plus simple d'accès. L'enseignement y était assuré par deux instituteurs, une femme et un homme, ce dernier originaire du Nord de la France et réfugié dans notre région.

Dans l'après-midi du vendredi 9 juin 1944 – j'avais 12 ans, à l'époque – nous étions en classe lorsque notre instituteur interrompit ses cours en nous disant de répéter ce message si nous étions interrogés : « C'est une femme, mon institutrice », et il disparut aussitôt, par les jardins derrière l'école. Il venait d'apprendre qu'un convoi allemand d'une douzaine de véhicules blindés se dirigeait vers Eymoutiers par la route de Sainte-Anne, en provenance de Châteauneuf-la-Forêt. Tout le bourg était en effervescence et notre instituteur redoutait d'être pris en raison de son statut de réfugié. Sa femme, qu'il avait alertée, arriva rapidement pour le remplacer et « faire semblant » d'enseigner, pour donner le change au cas où !

La colonne allemande ne s'arrêta pas à Sainte-Anne, mais l'un de leurs blindés, une automitrailleuse, tomba en panne devant la mairie de Sainte-Anne. Peu après le départ de notre instituteur, deux soldats allemands rentrèrent dans l'école en réclamant des vélos, sans doute pour permettre aux soldats immobilisés en raison de la panne de leur véhicule, de rejoindre la colonne plus rapidement. Dans le couloir de l'école, il y avait un vélo d'homme, celui de notre instituteur en fuite. Ceci intrigua les soldats allemands : « Comment se fait-il qu'il y ait un vélo d'homme ici ». L'épouse de notre instituteur a alors interpelé le plus grand des enfants de la classe, Gilbert Aigueperse, qui a tout de suite compris ce qu'elle attendait de lui et il a indiqué par gestes, aux soldats, que ce vélo était le sien. A la sortie de l'école, il emmena le vélo à son domicile.

Les Allemands ont ensuite fait le tour du bourg pour réquisitionner les vélos disponibles, « Bicyclette, bicyclette » criaient-ils. Ils n'en trouvèrent pas. Pendant ce temps-là, le Maquis prévenu avait organisé une embuscade sur la route d'Eymoutiers, à la sortie du bourg. Deux soldats de l'automitrailleuse se dirigèrent à pieds vers un poteau téléphonique, se trouvant après la sortie du bourg, afin de pouvoir avertir les responsables de la colonne. Ils étaient alors en vue des maquisards en embuscade et c'est un Espagnol, réfugié lui aussi, mais à cause de la guerre d'Espagne, qui ouvrit le feu sur ces soldats, les empêchant d'avertir leurs responsables et la colonne en route vers Eymoutiers. L'un des deux soldats fut tué sur le coup et l'autre, sérieusement blessé, réussit néanmoins à se traîner vers la maison la plus proche, à la ferme Couegnoux. Plusieurs autres soldats, restés dans l'automitrailleuse, déclenchèrent immédiatement des fusées de détresse pour que le reste de la colonne fasse demi-tour pour leur porter secours. Des tirs nourris de mitrailleuses furent dans le même temps, déclenchés contre les maquisards qui ripostèrent sans se découvrir. Les Allemands, demeurés dans l'automitrailleuse en panne, disposaient de deux mitrailleuses, mais l'une d'elles s'enraya. Alors ils choisirent de s'enfuir dans la direction opposée aux répliques des maquisards. Selon une technique éprouvée, pendant que l'un des Allemands tirait dans leur direction, les autres disparaissaient, l'un après l'autre, discrètement derrière l'automitrailleuse. Le tireur marquait un certain temps d'arrêt avant de reprendre le tir pour permettre ainsi au dernier soldat du groupe de quitter le véhicule. Il put ainsi s'échapper à son tour, sans que les maquisards, qui n'avaient pas vu ces manœuvres, ne sachent s'il y avait encore un serveur dans le véhicule allemand. C'est une habitante des lieux qui aurait signalé qu'il n'y avait plus personne dans l'automitrailleuse. Les maquisards se rapprochèrent alors avec précaution et l'un deux qui avait fait son service militaire dans un régiment motorisé, réussit à la dépanner rapidement, et elle quitta aussitôt Sainte-Anne et le théâtre d'opérations !

Quant aux Allemands en fuite, ils partirent vers la route de Châteauneuf, s'éloignant ainsi de leur colonne. J'ignore ce qu'ils sont devenus par la suite. Le soldat allemand, blessé, fut fait prisonnier. Mais, il fut cependant soigné à l'hôpital du Maquis par le docteur d'origine juive « Poissy », de son vrai nom Buchalter. L'Allemand se montra très déçu d'avoir été abandonné par sa compagnie et tellement heureux des soins reçus qu'il décida de rester avec les maquisards.

A noter que je ne suis pas un témoin direct des échanges de tirs entre les Allemands et les Maquisards car, nous autres, les enfants de l'école, étions alors rentrés à la maison. Cependant, la narration m'en a été faite après guerre par des Maquisards qui avaient participé à cette embuscade où ils n'enregistrèrent aucune perte en hommes. L'automitrailleuse fut utilisée, un mois plus tard, par le Maquis, lors des combats du Mont Gargan. Elle fut détruite par les Allemands qui massacrèrent ensuite l'équipage de Maquisards, chargés de la manœuvrer. »

Signé : Gilbert Magadoux

Témoignages
(essai n° 3 : « 10 juin 1944 – l'intervention allemande à Saillat-sur-Vienne »)

I. ***Témoignage*, Jean Raynaud, *« Pas de peur… parfois des frissons ! »*, Etagnac, Autoédition, 1979,** p. 39**.**

II. ***Témoignage*, Georges Navas, Rochechouart, janvier 2015.**

III. ***Témoignage*, Roger Pasquet, Glanges, février 2015.**

IV. ***Témoignage Mary Bonnaud*, Paris, septembre 2016.**

I. Témoignage Jean Raynaud[1]

Edité par le témoin à Etagnac (Charente)
***Pas de peur… parfois des frissons !* p. 39, 2ème trimestre 1979.**

Le 10 juin 1944

Ce jour, à Oradour-sur-Glane, grand massacre perpétré par la barbarie hitlérienne et nazie : les S.S. accompagnés de la Milice[2].

Ce jour-là même, au même moment, où Oradour sur Glane est à feu et à sang…

A Saillat, nous étions 350 ouvriers des deux usines. Nous étions alignés en face des mitrailleuses, prêts à être fusillés.

Un camarade de l'usine Tanins Reys fut tué, natif de la Lorraine, un nommé Maron, à l'endroit où une stèle fut élevée en sa mémoire.

A moi-même et à beaucoup de camarades, les S.S. accompagnés de miliciens français, m'ont fait quitter mes chaussures, baisser le pantalon, puis tâtonnant tout le corps pour voir si j'étais armé ou si j'avais des papiers compromettants. Le milicien qui les accompagnait portait des lunettes noires. Je n'ai pas pu le reconnaître. Il avait dû travailler à l'usine des Tanins Rey. Pensez ! S'il avait su que je m'occupais des parachutages, j'aurais été fusillé sur le champ.

Tout à coup, voilà une voiture à la croix gammée qui arrive, avec deux officiers allemands à bord : un Commandant et un Colonel[3] qui nous dit : « Ecoutez-moi bien ! Si cette voie-ci[4] saute à nouveau, et si vous ne pouvez pas nous dire où est le maquis, vous serez tous fusillés, le patelin sera brûlé et les enfants avec[5]. Tout sera rasé ! »

Heureusement que l'on ne savait pas qu'au même moment Oradour-sur-Glane brûlait.

Nous étions alignés en face des hangars de la papeterie qui étaient plein de paille. Ils étaient prêts à nous faire brûler avec des plaques au phosphore.

Les deux officiers nous regardèrent… Puis le colonel nous dit d'une voix rauque : « Allez-vous-en ! »

Jean Raynaud

---

[1] Maire de la commune d'Etagnac de 1947 à 1965 (trois mandats consécutifs).

[2] La milice accompagnait donc les SS à Oradour/Glane.

[3] Deux gradés importants : quels étaient-ils ?

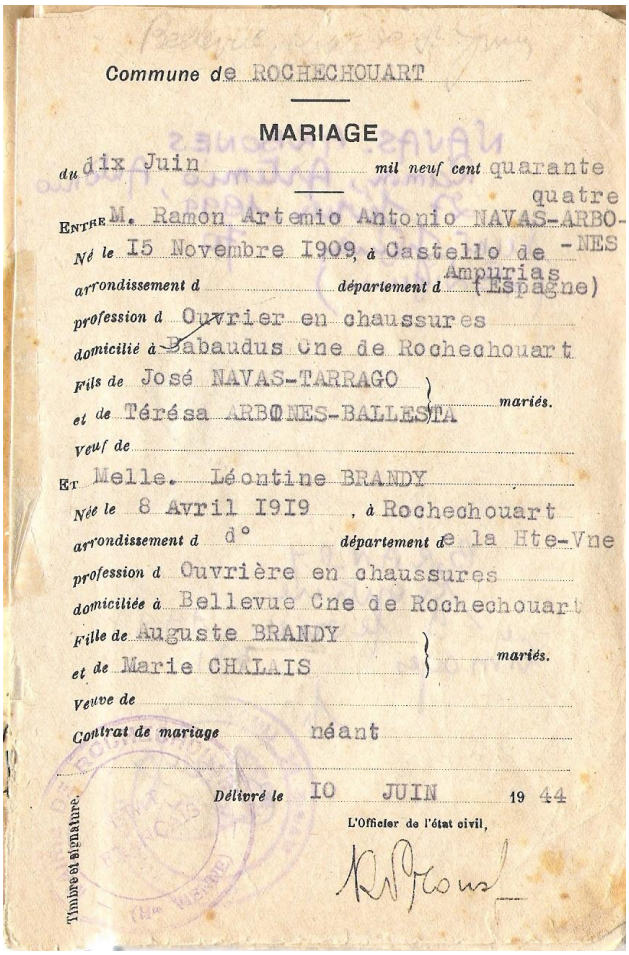
[4] Quelle voie ?

[5] Une réplique exacte de ce qui se passait à Oradour/Glane : de telles représailles, à l'identique, ont dû être forcément commanditées à partir d'ordres supérieurs.

II. Témoignage Georges Navas

Fait à Paris, le 11 janvier 2015.

« Mes parents se sont mariés à Rochechouart, le samedi 10 juin 1944[1], dans la matinée, à la Mairie de Rochechouart, devant l'officier d'état civil, Raymond Proust[2], délégué de Vichy, qui fut, pendant de longues années, directeur de la fabrique de chaussures dans laquelle étaient employés quelques 300 personnes de la région, dont mon père et ma mère. Une cérémonie religieuse s'ensuivit à l'église de Rochechouart. C'est probablement à la sortie de la Mairie que des Allemands, certains arrivés la veille à Rochechouart[3], d'autres très tôt le matin même, ont fait une haie d'honneur aux jeunes mariés. Ils n'ont pas imaginé un instant que mon père, Ramon Navas-Arbonès, né à Castello de Ampurias, en Catalogne, était un réfugié espagnol et avait rejoint les rangs de la Résistance[4]. A la libération de Limoges, il avait le grade de capitaine du maquis.



Commune de ROCHECHOUART

MARIAGE

du dix Juin mil neuf cent quarante quatre

ENTRE M. Ramon Artemio Antonio NAVAS-ARBONES

Né le 15 Novembre 1909, à Castello de Ampurias

arrondissement d ..... département d (Espagne)

profession d Ouvrier en chaussures

domicilié à Babaudus Cne de Rochechouart

Fils de José NAVAS-TARRAGO

et de Térésa ARBONES-BALLESTA } mariés.

Veuf de

ET Melle. Léontine BRANDY

Née le 8 Avril 1919, à Rochechouart

arrondissement d d° département de la Hte-Vne

profession d Ouvrière en chaussures

domiciliée à Bellevue Cne de Rochechouart

Fille de Auguste BRANDY

et de Marie CHALAIS } mariés.

Veuve de

Contrat de mariage néant

Délivré le 10 JUIN 1944

L'Officier de l'état civil,

Timbre et signature.

---

[1] Jour du massacre d'Oradour-sur-Glane. Selon le témoin *« le massacre ne fut connu que le lendemain. Le soir même du mariage, le fermier qui avait prêté sa ferme pour la « noce » avait disparu. Tout le monde le croyait en train de « cuver » dans un coin, alors qu'il écoutait dans ses vignes, l'oreille collée au sol, les éventuels bruits de déplacements de véhicules. Mais personne n'avait connaissance de l'horreur à moins de 15 km. »*

[2] *« J'ai eu connaissance d'un document par lequel, en qualité de directeur de l'usine, Raymond Proust attestait que mes parents lui étaient « nécessaires », apparemment dans le but d'éviter le départ vers l'Allemagne de mon père au titre du Service du Travail Obligatoire (STO). Je pense qu'il était conscient de ses activités et qu'il faisait ce qui était dans ses moyens pour lui éviter d'avoir à remplir ces obligations légales. Par la suite, après guerre, j'ai toujours noté beaucoup de respect de ma famille envers lui. »*

[3] Le bataillon de Diekmann, dont une compagnie se déplace le 9 juin après-midi vers Saint-Junien avec l'échelon d'état-major.

[4] Dans un groupe de « guérilleros » dont le « siège » était à Limoges.

Dans la matinée du 10 juin, les SS qui avaient investi l'esplanade du château de Rochechouart, commirent de nombreuses exactions, selon ce qui m'a été rapporté après guerre. La personne qui figure au premier rang, à l'extrême-gauche, sur la photo de mariage de mes parents était elle aussi, réfugiée espagnole comme la famille de mon père.

Elle venait à pied de Babaudus, un petit village à quelques kilomètres de Rochechouart, pour assister au mariage. Elle passait au plus court, par un chemin escarpé, dit du Roc du Bœuf, et se fit tirer comme un lapin par les SS qui circulaient sur le chemin de ronde du château. Ils tirèrent à la mitrailleuse, à une distance d'au moins 800 mètres. Par chance, une seule balle l'atteignit et cette balle fut déviée par la baleine de son corset. Elle s'en sortit avec une égratignure au petit doigt. Il y eut également un tir sur un homme qui travaillait dans son jardin au Puits du Moulin. »

Signé : Georges Navas

III. Témoignage Roger Pasquet

Fait à Glanges, le 1er février 2015.

« Mes parents habitaient dans le village de Saillat, jouxtant le bourg même de Saillat-sur-Vienne avec sa gare et ses deux usines « Tanins Rey » et « Papeteries du Limousin », ces deux ensembles d'habitation étant fort d'environ un millier d'habitants. Mon père était ouvrier à l'usine « Tanins Rey ». Il exploitait une petite propriété, de quelques hectares, et élevait 4 ou 5 vaches, en plus de son travail d'usine, pour faire vivre sa famille qui avait trois enfants à charge, dont moi-même alors âgé de 7 ans.

Ce jour-là, 10 juin 1944, mon père termine son travail d'usine à 12 heures et il rentre à la ferme. Après le repas, il part avec un attelage de deux vaches et son inséparable chien Coquette, pour travailler dans un champ situé à environ 300 mètres de l'usine « Tanins Rey ».

Vers 13 heures 30, une compagnie de SS arrive au village de Saillat, en provenance de Rochechouart ou peut-être de Chabanais. Quelques jours avant, les Résistants avaient fait sauter le pont de Chabanais sur la Vienne, le pont de Pilas, en aval de Saillat. Ils avaient également fait sauter la voie ferrée entre Saillat et Chabanais, occasionnant le déraillement d'un train de ravitaillement de l'armée allemande, venant de Périgueux et se dirigeant vers Angoulême, qui bascula dans la Vienne. Le déplacement de l'armée allemande était devenu très périlleux avec tous ces sabotages perpétrés par les Maquisards et les embuscades quotidiennes qu'ils organisaient, ne donnant aucun répit aux soldats allemands.

Dès leur arrivée à Saillat, les Allemands ont rassemblé tous les hommes qu'ils ont arrêtés en arrivant dans le bourg et, selon M. Dumontou qui faisait partie de ces hommes, ils les ont placés debout sur des wagons servant à transporter de la paille pour l'usine de fabrication de papiers. Face à eux, ils ont installé une batterie de mitrailleuses prêtes à entrer en action. D'autres SS investissent l'usine où travaillait mon père, mais ne font pas usage de leurs armes. Par contre, monsieur Maron, réfugié lorrain qui, avec toute sa famille, habitait le village de Saillat, dans une petite maison jouxtant celle de mes parents, est de service, ce jour-là, à l'usine. Il sait que s'il est pris, il risque d'être fusillé sur le champ. Alors, à l'arrivée des Allemands dans l'usine, il sort et part en courant le long de la voie ferrée pour échapper au contrôle. Mais, une mitrailleuse est installée en face de l'usine et entre aussitôt en action le tuant sur le coup d'une rafale dans le dos. Une stèle rappelle encore sa tentative de fuite au lieu même où il a été tué.

Mon père qui travaillait dans le champ, à 200 mètres de là, a essuyé une partie de la rafale. Les balles sifflent à ses oreilles. Affolé, il dételle ses vaches et les laisse partir, pensant qu'elles peuvent retrouver, seules, le chemin de la maison. S'apprêtant à rentrer lui aussi, il se retourne pour appeler son chien. Mais son fidèle compagnon a été tué d'une balle dans le poitrail. Et, à la sortie du champ, mon père se trouve face à une patrouille d'Allemands qui l'arrêtent et commencent par le traiter de terroriste, en le matraquant. Ils veulent lui faire avouer qu'il connaît d'autres terroristes. Devant ses dénégations et après avoir contrôlé ses papiers, ils le relâchent. En rentrant à la maison très en colère, il dit à ma mère : « Je pars rejoindre le Maquis ». Et il part, avec deux voisins, vers le Maquis de Chabanais.

L'attente des hommes retenus sur les wagons est très longue car les SS passent toutes les maisons du bourg et des villages voisins, au peigne fin, en tirant sans arrêt des rafales de mitraillette dans les murs des maisons, à la recherche d'éventuels Résistants qui pourraient s'y cacher. Lorsque tous les hommes arrêtés ont été rassemblés sur les wagons, les Allemands ont armé les mitrailleuses et les officiers leur ont posé une seule question : « Dites-nous où sont cachés les terroristes, sinon nous détruisons toutes les maisons et nous tuons tout le monde. »

Ma mère, mes deux sœurs et moi, nous nous sommes réfugiés chez une voisine (Madame Dumontou), car nous avions peur. Deux Allemands sont rentrés dans la maison en hurlant « Où sont les hommes ». Il n'y a aucun homme, car tous étaient partis se cacher dans une grange. Les deux Allemands se sont assis à table et ont demandé un café que les femmes ont dû servir avec la peur au ventre. Ces deux Allemands parlent un parfait français avec très peu d'accent.

L'un deux m'a fait asseoir à coté de lui et m'a coiffé de son casque en disant que lui aussi avait des enfants. Les deux femmes étaient inquiètes de voir ces Allemands parlant sans accent ou presque.

A ce moment-là, aux environs de 15 heures, deux véhicules légers arrivent avec des officiers[1] à bord qui donnent l'ordre de rassemblement et toute la compagnie part en direction de Saint-Junien. Au moment du départ, les hommes sur les wagons de paille ont tous été relâchés non sans recevoir un ultime avertissement : « S'il y a un autre sabotage de la voie ferrée, nous reviendrons pour tuer tous les habitants, y compris les femmes et les enfants et nous brûlerons toutes les maisons ! ».

Les hommes pris en otages en ont été quittes pour une grande frayeur. Mais le soir, à la tombée de la nuit nous apercevons les lueurs rougeâtres et une fumée noire dans la direction de Saint-Junien. Le lendemain 11 juin, le vent, venant de cette direction, nous apporte une odeur âcre et bizarre. C'est alors que nous apprenons que le bourg d'Oradour-sur-Glane a été complètement détruit…

Les grandes vacances scolaires arrivant, je suis parti, comme tous les ans, passer deux mois chez mes grands-parents, à Etagnac. Dans la journée du 1er août, j'étais avec mon grand-père dans un champ, quand, soudainement, nous entendîmes des rafales d'armes et des explosions venant de Chabanais, à environ 3 kilomètres de là. Ce jour-là, les Allemands étaient tombés dans une embuscade tendue par le Maquis sur les bords de la Vienne, au lieu-dit le Brédain. Les combats ont duré plusieurs heures, mon grand-père ne disait rien, mais il savait que mon père était certainement dans le groupe de Maquisards. Le lendemain, nous avons appris que le bilan était de 6 Maquisards et d'une dizaine d'Allemands, tués dans les combats, et beaucoup de maisons avaient été détruites.

Quand je suis revenu de vacances, la peur s'était installée dans la population de Saillat. Plus personne ne dormait la nuit, dans les maisons. Tous les soirs, nous partions avec des couvertures pour dormir dans les bois situés à 1 kilomètre du village. Toutes les femmes et tous les enfants formaient le convoi car les hommes étaient tous dans le Maquis. Il était très difficile de dormir car des vagues de superforteresses américaines passaient toute la nuit, chargées de bombes pour attaquer les Allemands. Quand on a 7 ans comme moi, et beaucoup moins pour d'autres enfants, on préfère un lit bien douillet !

Après le débarquement de Royan, les groupes de Résistants ont été très efficaces pour ralentir le retrait de l'armée allemande, vers l'Allemagne : les ponts ainsi que la voie ferrée étant coupés. Les trains de munitions et d'armement étaient bloqués et détruits. Pendant cette période, les attaques les plus importantes ont eu lieu dans les régions de Rochechouart (certains corps de soldats allemands sont enterrés dans la forêt de Rochechouart), Oradour-sur-Vayres, le 19 juillet, Chabanais, le 14 juillet et 1er août, Embernac, le 27 juillet et Confolens.

Certains éléments de ce récit m'ont été donnés par ma mère qui en garde un souvenir intact malgré ses 95 ans et aussi par les conversations que j'ai pu avoir avec mon père, bien des années après. »

Signé : Roger Pasquet

[1] Sans doute les officiers commandant la 1ère compagnie du 1er bataillon de Diekmann : Scholtz et son adjoint Burgardt.

IV. Témoignage Mary Bonnaud

Fait à Paris, le 16 septembre 2016.

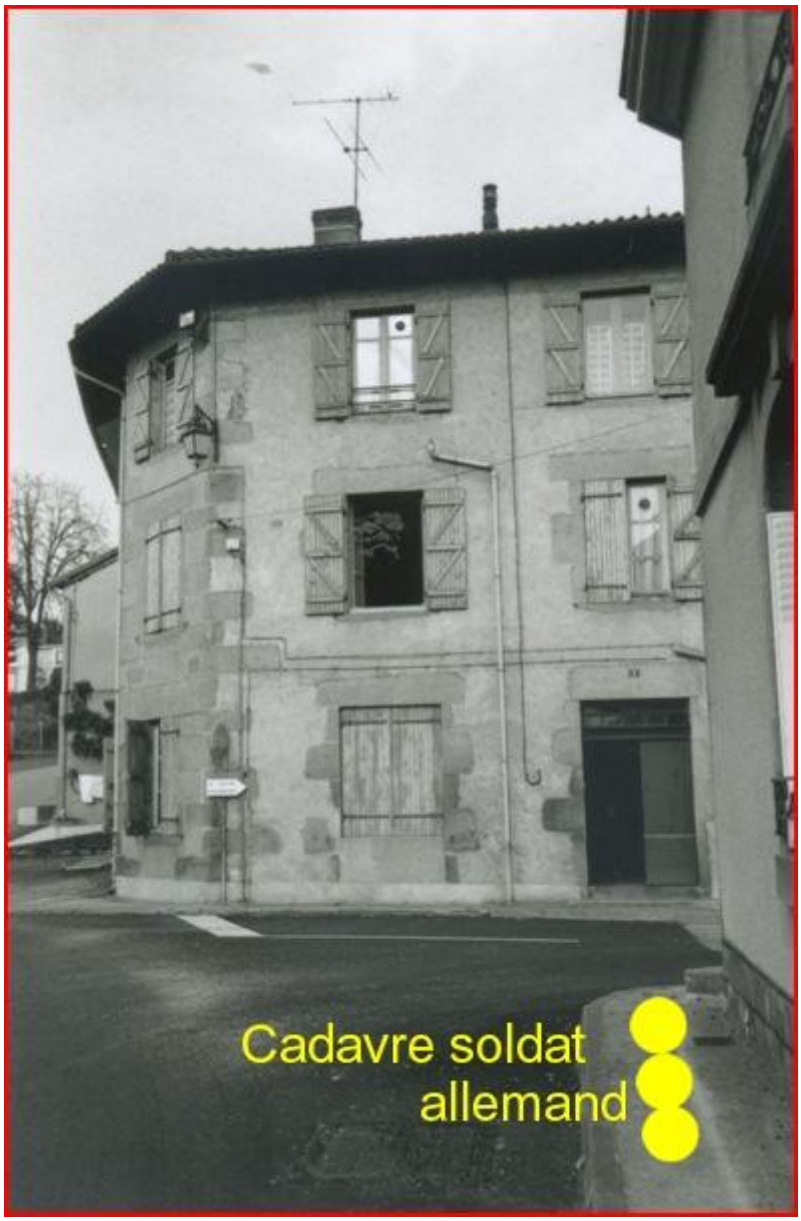
Mary Andrée Bonnaud est née en juillet 1834, à Saint-Junien. Elle avait donc dix ans au moment des faits qui se sont déroulés du 8 au 10 juin, jours précédant le massacre d'Oradour-sur-Glane et elle habitait avec ses deux frères aînés, chez ses grands-parents, Monsieur et Madame Bonnaud, près du Pont Notre-Dame, à Saint-Junien.

« En 1936, notre mère étant absente, nous sommes venus, mes frères et moi, habiter chez mes grands-parents, Monsieur et Madame Bonnaud. Mon grand-père était mégissier, ma grand-mère tenait une auberge.

Ma famille paternelle était, depuis longtemps, implantée en Haute-Vienne. Les parents de mon grand-père vivaient à Oradour- sur-Glane, je pense qu'ils étaient agriculteurs. Mon grand-père est né à Javerdat. Le grand-père de ma grand-mère, Jean CHARLES, possédait une usine de papier au Chatelard. Il a sans doute été ruiné par les nouvelles techniques et il a fini ses jours dans le quartier du Pont-Notre-Dame, à Saint-Junien.

Photo empruntée au blog « souvenirs d'enfance »,
en arrière-plan la maison de ma grand-mère (la grande bâtisse).

Mes grands-parents avaient là une grande maison située en face du pont et de la chapelle. Comme la maison faisait l'angle, elle donnait aussi sur la route qui allait vers Grammont. Sur la photo, ci-dessus, l'une des façades, avec la porte d'entrée, est bien repérable. La route qui passe entre cette maison et celle d'en face mène à Grammont, en longeant la Vienne. À la gauche de cette porte principale, l'auberge, qui accueillait les mégissiers revenant du travail. Devant l'autre face, passait la route nationale, traversée par un pont de chemin de fer : la route alors se divisait en deux, la branche droite partait vers la gare et la branche gauche vers la route d'Angoulême. De la cuisine, on voyait la descente vers la Vienne et les mégisseries, l'entrée de la chapelle et une immense place. Une année la Vienne a grossi au point d'arriver jusqu'à la route.



Gros plan sur la maison de ma grand-mère, premier plan :
trottoir sur lequel mon frère a vu le corps du soldat allemand abattu par la Résistance.

Une après-midi de juin 1944 (sans doute le 8 juin), nous avons entendu des bruits de fusillade. Mon père était absent, mes deux frères, Claude, 14 ans, et Jacques, 12 ans, se sont précipités sur les lieux, manifestement proches. Puis mon père est rentré du travail. Quand il a appris l'escapade de mes frères, il est parti comme un fou à leur recherche. Il les a ramenés, sans que je sache combien de temps avait duré leur absence. Nous n'avions guère de renseignements sur ce qui s'était passé : un train avait été saboté, un Allemand avait été tué, rien de plus.

Claude avait 80 ans quand je l'ai interrogé sur cet incident. Il m'a expliqué que le bruit avait couru, qu'il y avait du bois à prendre (je suppose, car il ne m'a rien dit à ce sujet, dans les wagons renversés dans la Vienne) et que, comme d'autres voisins, il avait pris une brouette et était parti avec Jacques pour récupérer ce bois. Sur place, un Allemand, venant du train d'Angoulême bloqué à l'entrée du pont saboté, leur avait fait signe de rebrousser chemin. Puis ils ont vu mon père : la brouette a été abandonnée et ils sont tous les trois revenus vers le Pont Notre-Dame. Trajet effectué sous les balles, tantôt debouts, tantôt couchés dans l'herbe, une embuscade du Maquis provoquant un échange de tirs entre ces derniers et les Allemands. Ils sont parvenus à remonter de la berge jusqu'à la guinguette d'Adèle, qui faisait pendant à l'auberge de ma grand-mère, mais de l'autre côté du pont. Quand tout leur a paru calme, ils ont traversé le pont, pour revenir à la maison. C'est alors que mon frère Jacques a vu, sur le trottoir de nos voisins, le corps d'un Allemand que les balles avaient coupé en deux, selon ses propres mots.

Il peut paraître étrange qu'en des circonstances si dangereuses et si tragiques, deux gamins aient pensé à aller ramasser du bois. Mais dans leur esprit d'enfants, les difficultés quotidiennes avaient autant d'importance ou de réalité que la fusillade.

Le lendemain ou le surlendemain - à vrai dire, je ne suis pas sûre que ce soit le lendemain, je n'avais pas alors la notion des dates - en tout cas un matin suivant, je me suis levée et j'ai constaté que des SS gardaient la sortie de Saint-Junien, à l'entrée du pont, devant la maison de ma grand-mère, devant la chapelle. Mon père, qui, d'ordinaire, était ce jour-là à son travail, était toujours à la maison et fulminait : il devait aller à la Kommandantur de Saint-Junien, demander la permission de sortir de la ville pour aller travailler à La Fabrique (usine de porcelaines) - bien sûr, ce n'était pas la pire des humiliations, mais mon père, né en 1904, avait fait son service militaire en Allemagne et il n'aimait pas les Allemands : ma grand-mère, née en 1872, a été bercée par les récits de la guerre de 70 et je connaissais « le traître Bazaine » avant de savoir lire. En 1914, une de mes tantes a perdu son fiancé et l'autre ne s'est mariée que très tard -. Je ne sais pas si mon père a obtenu la permission d'aller travailler, peut-être, puisque je n'ai pas souvenir de l'avoir vu de la journée.

Je ne sais pas, non plus, où étaient mes frères. Ma grand-mère, murée dans un silence dont rien ne l'aurait départie, ne voyait rien, ne disait rien et vaquait plus ou moins à ses occupations. Quant à moi, j'avais entendu parler des SS, mais je n'en avais jamais vu. Je suis donc allée dans le jardin de ma grand-mère pour les observer à mon aise (je savais que c'était des SS et non des soldats réguliers de l'armée allemande, à cause de leur uniforme, mais peut-être aussi suite à des on-dit que j'ai oubliés, de même que je savais que les uniformes bleus étaient des miliciens) - le jardin donnait sur la route de Grammont, je pouvais regarder sans trop m'approcher. Au bout d'un moment, les SS m'ont remarquée, seul être humain dans ce quartier entièrement déserté, tous les habitants calfeutrés chez eux. Ils sont venus me parler, m'ont apporté des cerises, qu'ils m'ont mises aux oreilles, donné quelques pièces de monnaie. Je me suis enhardie et suis venue leur parler. L'auberge était déserte. J'étais devant la fenêtre de la cuisine et je leur ai montré ce que je jugeais pouvoir les intéresser à l'intérieur : le portrait du Maréchal. Je crois que ce portrait était encore dans beaucoup de maison. Mais en 1944, tout le monde était gaulliste, mon père faisait de la résistance à La Courtine. Pourquoi avions-nous encore ce portrait ? Je ne sais pas. Je dois dire que la déchéance du maréchal a été très difficilement acceptée par ma famille, Verdun restait dans les cœurs pour cette génération atteinte par la guerre de 14. Ma tante avait 10 ans de plus que mon père, gaulliste qui n'a jamais dit du mal de Pétain. Je leur ai montré également un plat à gâteau à l'effigie du Maréchal, qui venait de La Fabrique. Ils ont regardé sans rien dire. Je n'ai pas compris leur silence, mais n'ai pas été autrement étonnée : je sentais que des soldats ne pouvaient guère parler et puis, dans les circonstances du moment, personne ne parlait ! Je leur ai demandé leur âge : ils avaient 17 ans et parlaient très bien le français. L'un d'eux m'a même soulevée dans ses bras, sous le regard désapprobateur de deux voisines qui s'étaient installées devant leur porte, loin, de l'autre côté de la place.

L'Abeille du 10 juin 1944 avertissait brièvement la population que, depuis le 9 juin à 2 heures, l'administration de la ville passait sous le contrôle de la Wehrmacht « venue pour assurer l'ordre et rétablir les relations ferroviaires. » L'essentiel de la page était consacré à la fête de l'école maternelle. »

Je ne me souviens pas les avoir vus partir, mais un matin suivant, les copains du quartier m'ont raconté Oradour. Certains d'entre eux avaient vu s'éteindre les dernières flammes, les enfants de certains voisins qui s'étaient précipités à Oradour et qui nous racontaient ce qu'ils avaient vu. Parmi eux, les enfants de mon âge de la famille Mazoin, Albert et Roland (sans rapport avec l'ancien maire), sans doute avec leur père.

La photo suivante a été prise de l'une des chambres de la maison de ma grand-mère : on y voit fort bien le pont. Personne ne pouvait traverser le pont lorsque les Allemands ont bouclé la ville de Saint-Junien, les 9 et 10 juin 1944.

<u>Nota</u> : Le plat à l'effigie du maréchal est resté dans la famille jusque dans les années 70, moment où un des jeunes a dit : « Mais enfin, qu'est-ce que vous faites, à continuer à servir les gâteaux dans ce plat ! » Et le plat a disparu. L'opinion de ma famille était nuancée. Ma tante, « hussard de la République » était très sensible aux mots et répétait les larmes aux yeux « Je fais à la France le don de ma personne ». Mon oncle, fervent admirateur de Léon Blum, a accueilli des juifs, avec le soutien sans réserve de ma tante. Mais ils n'ont jamais parlé du statut des juifs. »

Signé : Mary Bonnaud

Témoignages
(essai n° IV : « 8 juin 1944 – l'embuscade de Breuilaufa »)

I. ***Témoignage Henry Ribière*, Paris, juillet 2011.**

II. ***Témoignage Serge Léger*, Paris, décembre 2014.**

III. ***Témoignage Gilles Cecco*, Breuilaufa, novembre 2017 (Patrick Charron), complété et illustré (Michel Baury) par échanges téléphoniques et courrier, Paris, décembre 2017.**

I. Témoignage Henri Ribière

Fait à Paris, par tél, les 2 et 13 juillet 2011.

« Les onze soldats allemands tués sur les communes voisines de Berneuil et de Breuilaufa sont tombés dans une embuscade tendue en milieu de matinée par le maquis, sur la RN 147, près du village de Labetoulle dans la commune de Breuilaufa, le 8 juin 1944, peu avant le massacre d'Oradour. C'est ce qui m'a été rapporté par mes amis maquisards après guerre et lors de mes fonctions de Maire de la commune dans les années 80, car je n'étais pas avec le groupe FTP chargé de l'embuscade ce jour-là, bien qu'appartenant moi-même au Maquis FFI de Breuilaufa, de mai à octobre 1944, sous le surnom de Dupré. Le chef de mon groupe était alors mon voisin de Breuilaufa.

Un camion allemand chargé de matériel téléphonique empruntait la route nationale en provenance de Montmorillon et en direction de Limoges : dix soldats étaient à son bord. Une conduite intérieure suivait avec un officier et son chauffeur qui était un Français. Le camion fut mitraillé par le Maquis, en embuscade près de la nationale, alors que la voiture était immobilisée derrière le camion et ne pouvait donc échapper à la fusillade. L'officier ouvrit immédiatement sa portière aux premiers coups de feu et se jeta sur la chaussée en roulant sur lui-même pour tenter d'éviter les rafales de balles et gagner le fossé, puis les bois en bordure de route. Mais il n'en eut pas le temps et fut tué en même temps que quatre soldats qui se trouvaient dans le camion. Les cinq cadavres furent sommairement enterrés sur place, sous quantité de branchages et de fagots. Celle qui devait devenir ma femme était à proximité, à une centaine de mètres de la fusillade et elle peut témoigner de son intensité : les balles sifflaient tout autour d'elle.

Les six soldats encore vivants dans le camion furent capturés et fait prisonniers par le groupe de Maquisards qui les emmena aussitôt à la ferme de Châtain-Margot pour les fusiller. Le métayer, M. Sécaud[1], avait fui en entendant la fusillade. Finalement, les Maquisards entraînèrent les prisonniers à Pelu au bord du Vincou où ils furent alors fusillés et jetés à la rivière. Ils furent trouvés par deux femmes venant laver leur linge. Ils furent enterrés dans les bois de la Varogne, sur la commune de Berneuil. Quant au chauffeur français et la voiture de l'officier qu'il conduisait, on ne sait ce qu'ils sont devenus. Le camion fut mis à l'écart, à 200m environ de la route nationale, mais la partie supérieure du véhicule restait visible depuis la route et faisait craindre le pire aux habitants de Breuilaufa, surtout après le massacre d'Oradour-sur-Glane.

Breuilaufa s'attendait à subir un sort identique à Oradour lorsque les Allemands vinrent interroger le Maire, M. de Monvailler qui était un ancien combattant de 14-18, blessé lors de cette guerre et fait prisonnier en Allemagne où il devait, à cette occasion, acquérir et pratiquer la langue allemande (il maîtrisait déjà plusieurs autres langues). Ce qui, par chance, lui permit ainsi de pouvoir dialoguer avec les Allemands en juin 44, après l'embuscade. C'est sans doute ce qui sauva Breuilaufa.

En juillet 1946, les corps des soldats allemands furent exhumés et transférés respectivement aux cimetières de Berneuil (pour les six soldats fusillés) et de Breuilaufa (pour les quatre soldats et l'officier tués à Labetoulle[2]. L'officier se nommait Hensel. Lors de son exhumation, ses bottes attirèrent tout particulièrement l'attention des intervenants.

---

[1] Secco, réfugié italien.

[2] Le registre d'état-civil de Berneuil a bien enregistré, lors du transfert des corps au cimetière de la commune, les six soldats allemands enterrés sur la commune de Berneuil (2 gradés et quatre simples soldats, tous non identifiables), mais, selon le relevé du registre, ils auraient été tués le 6 juin. Par contre les cinq soldats, dont l'officier, enterrés à Breuilaufa n'ont donné lieu à aucun enregistrement sur le registre d'état-civil lors de leur transfert au cimetière de la commune en 1946.

Un panneau est longtemps resté à la sortie de Labetoulle avant d'être enlevé, on ne sait pourquoi. Sur ce panneau on pouvait lire : « Ici ont été tués onze Allemands en 1944 ». Le souvenir s'efface aussi… »

Signé : Henri Ribière
Maire de Breuilaufa de 1982 à 1988

II. Témoignage Serge Léger

Fait à Paris, par échanges téléphoniques, les 9 juin et 9 décembre 2014

« C'est à la suite des cérémonies de commémoration du 70ème anniversaire du Débarquement que j'ai saisi tout particulièrement l'importance de la transmission de la mémoire pour une meilleure compréhension de l'Histoire.

Je ne pouvais donc plus passer sous silence ce qui m'avait été rapporté par deux anciens Maquisards, peu après leur témoignage auprès de Pascal Maysounave, à l'occasion de l'élaboration de son ouvrage « Oradour, plus près de la vérité » et à qui ils n'ont pas osé se confier. C'est dans ma fonction de Maire que je les ai rencontrés et c'est la raison pour laquelle ils se sont ouverts à moi. Ils étaient très culpabilisés à la seule évocation de l'embuscade de Breuilaufa, le 8 juin 1944, à laquelle ils ont participé.

Ils m'ont rapporté que parmi les cinq Allemands, tués, théoriquement, dans l'embuscade et inhumés au cimetière de la commune avant d'être transférés, dans les années soixante, au cimetière allemand de Berneuil, en Charente-Maritime, il devait y avoir le corps du chauffeur français qui conduisait le sous-officier allemand, dans la voiture légère. J'ai vu leurs mains se crisper et devenir toutes blanches, lorsqu'ils ont décrit l'exécution de ce chauffeur : il criait de toutes ses forces pour dire qu'il avait été réquisitionné par les Allemands et il faisait des sauts impressionnants sur la route, pour tenter d'échapper à la fusillade. Mais, dans le feu de l'action, il a subi le même sort que les Allemands et a été inhumé provisoirement dans le bois de La Betoulle, en bordure de la RN 147. Personne n'ayant réclamé son corps à la fin de la guerre, il a été inhumé, avec les Allemands, dans le cimetière communal. Il aurait dû être épargné, voilà pourquoi mes deux interlocuteurs étaient si mal à l'aise.

Ainsi, il se pourrait que la pseudo-dalle de Kämpfe, au cimetière allemand de Berneuil, en Charente-Maritime, repose sur les restes d'un civil français !

Un autre Maquisard, Pierre Ducourtieux, était aussi présent dans l'embuscade de Breuilaufa. Il avait tué un Allemand et s'était confié aux autres Maquisards en leur disant avec soulagement : « J'ai vengé mon ami Pierre ». Sans doute un ami maquisard qui avait été tué dans d'autres combats contre les Allemands ». Il est difficile d'affirmer qu'il puisse y avoir un lien avec l'attaque du convoi allemand de Breuilaufa, le 8 juin 1944, par les Maquisards mais, il est évident qu'à la suite de cette embuscade il demeure des zones d'ombres.

Ce qui est certain, c'est que les corps des victimes de cette attaque ont été enterrés, les identités des soldats arrachés, dans la nuit qui a suivi l'attaque. Ce constat m'a été rapporté par celui qui a enterré les corps à La Betoulle et qui a assisté à leur exhumation officielle, cet habitant de Breuilaufa, aujourd'hui décédé, s'appelait Jean Bois.

Mon grand-père, Baptiste Melon, Maire pendant 37 ans, de la Commune de Breuilaufa, ne voulait pas nous parler de cette affaire et il a probablement emporté avec lui un secret qui aujourd'hui serait très utile et pourrait même contredire certains témoignages que l'on pourrait qualifier d'idéologiques. Un autre Maire, mon ami Armand Benoiton, Maire de Berneuil, en Haute-Vienne, également décédé, n'aimait pas évoquer cette période, « Par respect pour ses amis maquisards », disait-il.

Toutefois, mon âge au moment de l'audition de ces témoins m'oblige à la plus grande prudence mais il est intéressant de continuer à chercher la vérité. »

Signé : Serge Léger
Maire de Breuilaufa de 1989 à 2008

III. Témoignage Gilles Cecco

Fait à Breuilaufa (Patrick Charron), le 17 novembre 2017,
Complété et illustré (Michel Baury) par échanges téléphoniques et courrier, Paris, décembre 2017.

« Je suis né le 14 novembre 1936 à Breuilaufa, en Haute-Vienne, mes parents, d'origine italienne, étaient métayers à la ferme de Chatain-Bargaud, sur la commune de Breuilaufa. Ils étaient arrivés en France vers la fin de l'année 1934, venant du Trentin Sud-Tyrol, région frontalière de l'Autriche et se sont mariés en 1935, en France. C'est M. de Monvallier, le maire de Breuilaufa qui était allé en Italie et avait recruté mon grand-père. Ce dernier avait travaillé en Suisse et en Autriche là où il trouvait du travail et de ce fait parlait un peu allemand.

Notre ferme était située à environ 500 m de la maison des Piotaix et du hameau de La Betoulle sur la commune de Breuilaufa, sur le côté gauche de la route nationale 147 allant de Bellac à Limoges.

Je me souviens particulièrement du 8 juin 1944, car cette journée est restée gravée dans ma mémoire. En effet, ce matin-là des Résistants, partagés en deux groupes, s'étaient postés en embuscade ; entre le lieu-dit « La Betoulle », pour le premier, et la ferme de « Chatain-Bargaud », pour le second. Lorsque je suis sorti dans la cour, j'ai vu des Maquisards avec des mitraillettes, alors mes parents m'ont dit « Reste là tranquille, il y a des prisonniers dans la grange ! ». Les prisonniers allemands sont restés dans la grange jusque dans l'après-midi. Mon père leur a apporté à boire, et il m'a raconté qu'un jeune soldat allemand lui a montré des photos de sa famille et que l'officier se tenait à l'écart des hommes, silencieux, et fumait une cigarette.

Des gendarmes sont venus et ont demandé à mes parents s'ils avaient vu ou savaient quelque chose. Mes parents ont répondu par la négative. Les gendarmes n'ont pas beaucoup insisté et n'étaient certainement pas dupes, alors que les Maquisards étaient derrière la grange et les prisonniers allemands à l'intérieur. Les prisonniers étaient dans la partie droite de cette grange, on y entrait par une double porte et c'est là qu'on stockait les pommes de terre. A l'intérieur, il y avait une petite porte qui permettait d'accéder au reste de la grange, bergerie et étable. Les prisonniers étaient, à ce moment- là seuls dans la grange, et s'ils avaient essayé de crier ou de s'enfuir, on ne peut savoir ce qui aurait pu se passer.

En fin d'après-midi, les Résistants ont emmené les prisonniers vers le bois de la Varogne, là où coule le Vincou, afin de les exécuter. C'est là que deux d'entre eux, auraient essayé de s'enfuir et auraient été tués dans la rivière. Les six hommes ont été enterrés par la suite sur le bord du Vincou, sur le territoire de la commune voisine de Berneuil.

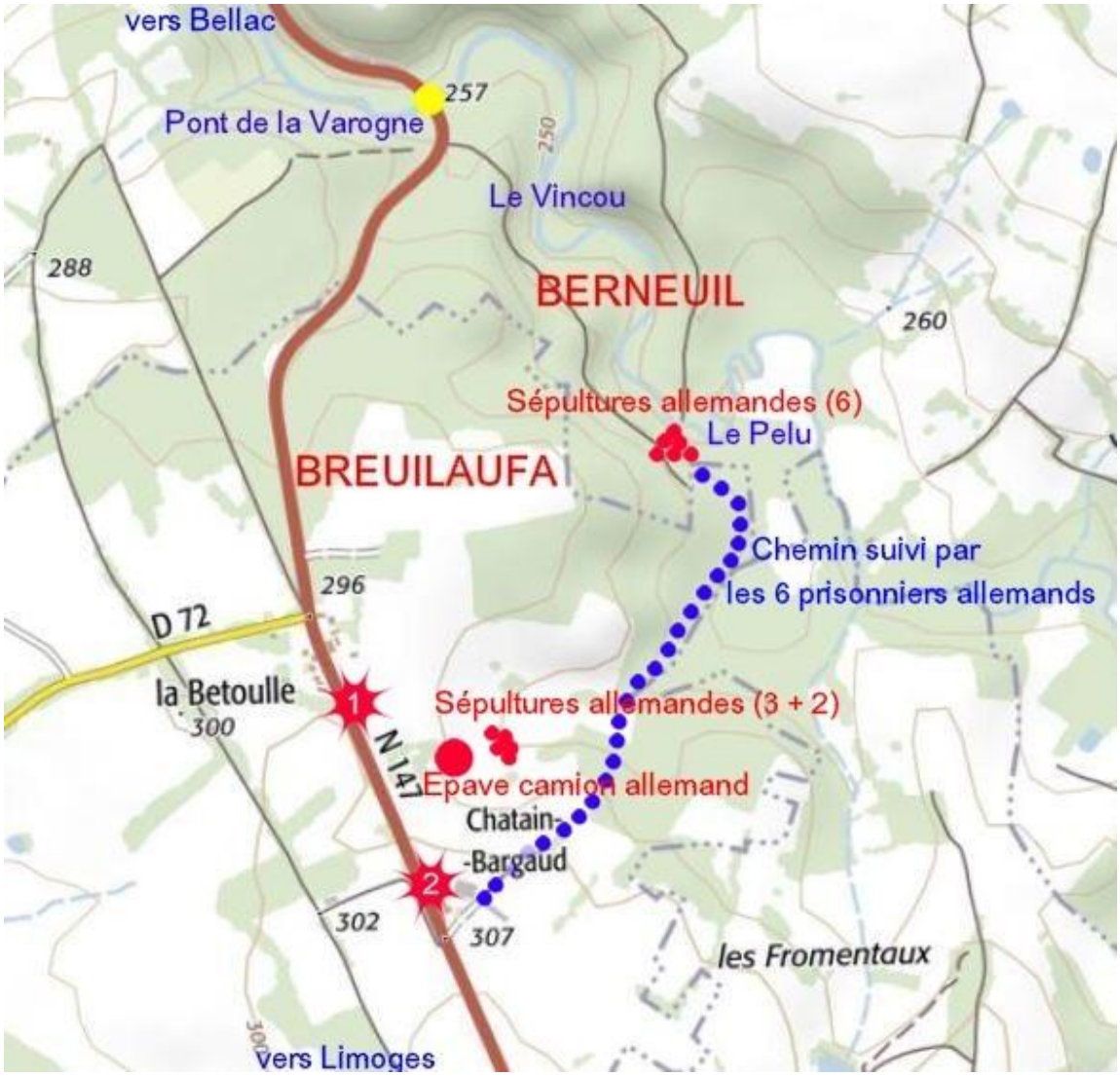
Je me rappelle qu'à l'endroit où le premier véhicule, un camion, avait été attaqué par l'autre groupe de Maquisards, il y avait des traces de sang sur la route qui avaient été masquées avec de la terre.

Je me souviens aussi que ce camion qui ne pouvait plus rouler, avait été poussé derrière une haie entre La Betoulle et la ferme à environ 100 m de la route. Les cinq soldats allemands qui avaient été tués lors de l'embuscade du camion avaient été enterrés dans un petit bois pas très loin du camion.

Lorsque nous allions jouer à cet endroit avec d'autres enfants du secteur, tous savaient que des Allemands étaient enterrés là. Lorsque nous marchions sur cet emplacement la terre était beaucoup plus meuble. Je ne sais pas, par contre, de quel type était le véhicule de l'officier, ni ce qu'il est devenu. Certainement a-t-il été récupéré par les Maquisards. Après cette embuscade, les habitants de Breuilaufa craignaient des représailles, et le massacre d'Oradour-sur-Glane qui eut lieu 2 jours plus tard n'était pas fait pour les rassurer.

Après-guerre, je pense jusque dans les années 50, à l'entrée de La Betoulle, un panneau en bois rappelait l'embuscade, il y était écrit « Ici le 08 juin 1944, 11 soldats allemands ont été tués. »

Signé : Gilles Cecco



1. Embuscade 1er groupe, camion avec matériel téléphonique et sept soldats allemands dont trois tués dans l'embuscade,

2. Embuscade 2ème groupe, voiture de trois officiers ou sous-officiers allemands, dont deux faits prisonniers, et un adjudant tué dans l'embuscade avec son chauffeur français réquisitionné.

Témoignages
(essai n° 5 : « 9 juin 1944 – l'affaire Gerlach »)

I. ***Témoignage Raymond Fredonnet*, Paris, échanges téléphoniques (Michel Baury), 1er trimestre 2015, confirmés par enregistrement audio (Patrick Charron), Bellac, 27 avril 2015**.

II. ***Témoignage Bernard Katz*, Limoges, 8 janvier 2015.**

III. ***Témoignage Gabriel Darnajoux*, Paris, 24 juin 2015.**

IV. ***Témoignage Michel Jakobowicz*, Paris, 10 novembre 2015.**

V. ***Témoignage Marie-Claude Angeli*, Menton, 12 décembre 2016.**

I. Témoignage Raymond Fredonnet

Paris, échanges téléphoniques (Michel Baury), 1er trimestre 2015, confirmés par enregistrement audio (Patrick Charron), Bellac, 27 avril 2015.

« Nous venions de la forêt de Rochechouart. C'est le sous-préfet M. Jean-Marie Fabre qui me reçut, le 8 juin 1944, en tant que représentant des Maquis F.T.P., pour m'avertir de l'arrivée de convois de la Das Reich, en Limousin et nous permettre de récupérer du matériel qui pourrait être utilisé par l'armée allemande, notamment un grand nombre de camions de transport, lors de son passage à Bellac. Il avait appris par les quelques 400 gendarmes de l'école de Brive, stationnant à Bellac, dont une partie à la sous-préfecture et deux autres parties à l'école et à la caserne de la ville, que la Das Reich remontait vers la Normandie en direction de Poitiers : elle devait donc passer prochainement à Bellac. Ainsi, quinze à vingt véhicules furent retirés de la sous-préfecture et, donc, très probablement soustraits aux Allemands. Ils furent dirigés vers les Bois du Roi, à 3 ou 4 kilomètres de Bellac.

A noter que M. Fabre fut arrêté, plus tard, par des membres de l'Armée Secrète qui voulaient le conduire à leur chef. Fort heureusement, je me trouvais à Bellac par hasard, revenant de Chabanais avec mes hommes, et je dus intervenir avec forces menaces pour le faire libérer et reconduire à la sous-préfecture, sous la garde de mes hommes. Il fut néanmoins traduit devant un tribunal de l'AS, mais il en sortit complètement blanchi des actes de collaboration qui lui étaient reprochés et il fut même félicité pour sa conduite exemplaire pendant l'occupation. Dès lors, il refusa de reprendre ses fonctions, quittant même la région pour rejoindre ses enfants.

J'avais fait conduire, aussitôt, une partie seulement de la flotte de camions enlevée dans un chemin forestier en direction du lieu-dit « Le Pacage Rouge », un nom donné à cause de la bruyère qui pousse à cet endroit et de ses jolies fleurs qui s'épanouissent en automne. Les autres camions avaient été dirigés vers différents autres endroits discrets car les traces laissées sur la chaussée restaient facilement identifiables et il fallait se prémunir contre toute attaque ponctuelle. Le chemin où stationnaient nos camions, à 400 ou 500 mètres de la route, était bordé de chênes centenaires offrant un couvert forestier discret et protecteur contre d'éventuelles attaques par air, ou par terre.

C'est dans ce chemin que, le 9 juin 1944, en fin d'après-midi, alors que je prenais mon repas sur la plate-forme de mon camion, en amont du lieu-dit Casanova où se trouvaient les autres camions, que je fus averti par mes sentinelles postées en amont de la route. Une voiture de tourisme se dirigeait vers notre position qu'elle dépassa sans s'arrêter. Je ne donnais aucun ordre d'intervention, convaincu que la voiture allait faire demi-tour peu après et revenir vers nous à la seule lecture des traces laissées par nos camions sur la chaussée. Ce qu'elle ne manqua pas de faire.

Je vis arriver une petite voiture de tourisme, type Simca, avec, à son bord, quatre hommes : 2 G.M.R., en costume kaki, autant que je me rappelle, et deux soldats allemands. Les deux G.M.R. s'arrêtèrent à l'entrée du chemin, descendirent de voiture et firent aligner les deux Allemands qui étaient en chemise (bleue pour l'un des deux) et pantalon de combat, debout dans le fossé séparant la route du bois, en insistant pour que les deux soldats soient aussi proches que possible, l'un de l'autre. L'un des deux opposait une forte résistance. Il s'agissait bien sûr d'une exécution, les deux G.M.R. tirèrent avec leur mousqueton sur les deux soldats allemands. L'un s'effondra dans le fossé et l'autre, mains attachées derrière le dos, partit en courant vers l'intérieur des bois. J'appris par la suite qu'il s'agissait d'un officier de la Das Reich, Gerlach, et de son chauffeur, c'était ce dernier qui se démenait pour éviter l'exécution annoncée. J'ai pu observer toute la scène depuis la plate-forme de mon camion où je me trouvais.

Voyant que l'un des deux s'enfuyait, je saisis mon pistolet-mitrailleur STEN pour parachever le travail, les deux G.M.R. n'ayant pas fait action de tirer de nouveau sur le fugitif ! Mais des hommes de mon équipe couraient pour tenter de rattraper le soldat allemand en fuite, et ils se trouvaient en ligne de mire. Ainsi, le risque était trop important d'atteindre un de mes amis et je me refusais à tirer.

J'appris, le lendemain, par d'autres Maquisards, qu'il s'agissait d'un officier allemand du nom de Gerlach. Il avait réussi à se mettre à couvert dans les bois, puis avait pu rejoindre Limoges après avoir enfourché un vélo à Vaulry, à quelques kilomètres, avec une musette de ravitaillement, et gagné la gare proche du bourg de Vaulry pour prendre le train. Il avait une corde dépassant de la pochette gauche de sa chemise.

Un Maquisard de mon détachement dut satisfaire un besoin naturel. Dans les fourrés où il s'était aventuré, il découvrit des coupures de Reich Marks, jetées dans un roncier et accrochées aux ronces ou reposant sur la mousse du bois. Des billets abandonnés, une grosse somme. Une rançon peut-être, remise au G.M.R. dont le mousqueton s'était soi-disant enrayé lors de l'exécution de Gerlach, ce qui pourrait expliquer pourquoi Gerlach eut la vie sauve, ce 9 juin 1944 ! Les G.M.R. s'étaient-ils entendus avec Gerlach ? Ils auraient pu recevoir, en contrepartie de sa libération, l'argent dont il disposait pour payer les besoins du cantonnement de Nieul et des environs qu'il préparait. J'avais à ce sujet une lettre certifiée d'un Maquisard, mais je ne sais pas ce quelle est devenue. Les deux G.M.R. s'intégrèrent, après coup, dans notre Compagnie. L'un d'eux fut tué dans le combat avec la Das Reich, au Pont du Vincou, à la sortie de Bellac, le 11 juin. L'autre a toujours nié ce qui s'était passé aux Bois du Roi.

J'appris également que le chauffeur qui avait été tué fut enterré sur place dans une fosse creusée à proximité du lieu de l'exécution. La fosse s'avéra trop petite, alors un homme s'approcha du corps du chauffeur et, avec une pelle bêche, il lui trancha la tête. Plus tard, bien plus tard, en 1945, des chiens errants déterrèrent le cadavre et lorsqu'un Maquisard, un dénommé Serre, se retrouva sur les lieux pour le ré-inhumer tout à côté, il découvrit le triste spectacle. Il semble bien qu'il n'ait jamais été transféré au cimetière communal, la ville de Bellac ne possédant aucune information à ce sujet. Il est peut-être encore dans les Bois du Roi qui ont bien changé depuis… »

Témoignage non signé, communiqué pour signature, peu avant son décès

II. Témoignage Bernard Katz

Fait à Limoges, le 8 janvier 2015.

« Mon grand-père, Bernhard Katz, était, du 16 au 18 août 1870, « franc-tireur » lors de la bataille de Gravelotte[1]. Blessé, il a été interné en Suisse avec l'armée Bourbaki[2]. Je n'ai fait que continuer cette orientation.

En 1870, pour rester français mes grands-parents paternels et maternels ont quitté l'Alsace pour s'installer à Paris où sont nés ma mère et mon père.

En mai 1940, j'avais 17 ans, quand le Gouvernement français décida que les jeunes mobilisables devaient quitter Paris, c'est ainsi que nous quittâmes la capitale pour rejoindre Limoges où la sœur d'un ami de la mienne résidait.

Par la suite, nous avons sous-loué deux pièces à l'épicière de la cité, Madame Gros. J'exerçais d'abord un petit boulot de livreur de gel coiffant type « gomina » aux coiffeurs de Limoges. Puis, le fils de Madame Gros me fit entrer à la caserne de la Visitation le 1er mai 1941 (la veille de mes 18 ans), et c'est ainsi que j'entrais dans la résistance sous les ordres du lieutenant Renoux. Puis, celui-ci ayant été fusillé à Brantôme[3], j'intégrais, en mars 1944, le Groupe Franc Régional de l'Armée Secrète (A.S.), stationné aux Bardys sous les ordres de Jac (Jacques Ansot).

J'ai fait narration de mes activités dans une plaquette éditée tout spécialement sur l'insistance de ma petite-fille qui voulait découvrir mon passé de résistant. Mais il y a un événement que j'avais passé sous silence jusqu'à ce que j'apprenne, il y a peu, par les médias régionaux, les raisons historiquement plausibles qui conduisirent au massacre d'Oradour-sur-Glane, car jusqu'alors j'avais vécu, tout comme mes compagnons de maquis, à présent décédés, avec un immense sentiment de culpabilité[4] à la suite d'un événement que nous pensions être véritablement à l'origine du massacre.

Le débarquement et l'affaire Gerlach

Le 6 juin 1944, alors que nous étions au repos dans une grange de Grammont, nous apprîmes que les Alliés venaient de débarquer sur le sol français, en Normandie. Nous fêtâmes cet événement de la meilleure des façons pendant toute la journée du lendemain avant de repartir en patrouille, les jours suivants. Nous étions constitués en « corps franc », de type commando, avec une voiture dédiée, une traction. Notre commando était constitué de cinq maquisards : le chauffeur du véhicule, un mitrailleur posté à l'avant du véhicule, à côté du chauffeur, le fusil-mitrailleur pointé en permanence sur la route grâce à la vitre avant de la traction qui pouvait être relevée, et trois maquisards à l'arrière avec mitraillette Sten prête à faire feu si nécessaire.

---

[1] A une dizaine de kilomètres à l'ouest de Metz : bataille de Saint-Privat (version française) ou bataille de Gravelotte (version allemande) lors de la guerre franco-prussienne, le 18 août 1870.

[2] Chassée par les Allemands, l'armée Bourbaki en fuite se réfugie en Suisse, le 1er février 1871. Elle est complètement désarmée et doit signer une convention d'internement dans un pays neutre.

[3] 26 mars 1944, avec, entre autres, Georges Dumas.

[4] Ce sentiment de culpabilité a perduré, chez Bernard Katz, pendant 70 ans et a été levé, selon lui, en 2014, après la présentation de l'ouvrage « Pourquoi Oradour-sur-Glane », lors d'une séquence TV sur FR3 Limousin. Ces autres compagnons de maquis n'ont pas eu cette chance de voir disparaître leur sentiment de culpabilité, étant décédés depuis quelques années, déjà.

Dès 1940, de Gaulle avait interdit de s'attaquer aux troupes allemandes, car le combat était par trop inégal et pouvait entraîner des représailles disproportionnées pour les populations civiles. Il demandait de régler seulement nos comptes avec les collaborateurs. C'était le but des patrouilles des corps francs de l'AS.

La veille du massacre d'Oradour-sur-Glane[1], nous avions traversé la Nationale 20 pour « patrouiller » non loin de nos bases, dans les environs de Nieul. J'étais alors avec Roger Valade, dit « Jacky », Jac, le commandant du groupe et deux autres maquisards : un Italien, Angelo et Chaplaud, dit le « rabouin »[2] . Lorsque soudain à la sortie d'un virage, nous nous sommes trouvé presque nez-à-nez avec une voiture allemande. Aussitôt, notre mitrailleur a criblé de balles le moteur et le chauffeur du véhicule qui se trouvait à quelques trente mètres devant lui. La voiture a stoppé et un officier en est descendu, sans un mouvement de résistance, sans même un geste pour dégainer le révolver qu'il avait à la ceinture. Le chauffeur de sa voiture avait été tué et gisait sur le volant[3]. Nous avons immédiatement fait prisonnier cet officier, sans même l'attacher, ni le désarmer, mais, surtout, sans trop savoir que faire de lui, de la voiture et du cadavre du chauffeur.

C'est sur ces réflexions que nous nous faisions, qu'un véhicule surgit sur la route avec un groupe de FTP à bord[4], commandé par une jeune femme, une très jolie brune qui nous a dit « je prends en charge le prisonnier ». Trop heureux d'une telle conclusion à notre action spontanée, notre commandant Jac laisse les prisonniers et la voiture aux FTP et ordonne un retour vers notre camp à Saint-Sylvestre pour rendre compte de cet incident à notre état-major.

Le lendemain[5], nous vîmes s'élever, depuis notre campement dans les monts d'Ambazac, une lourde fumée de l'autre côté de la N20. Nous apprîmes peu après que le bourg d'Oradour-sur-Glane avait été entièrement brûlé et ses habitants massacrés. Notre commando se sentit immédiatement responsable de cet acte de représailles, l'attribuant spontanément à la capture de l'officier laissé entre les mains des FTP. Nous allâmes demander à notre état-major de ne parler à personne de cette capture. Nous étions profondément culpabilisés par une telle responsabilité que nous avons intégrée, pendant des décennies, au plus profond de notre inconscient.

Nous apprîmes aussi qu'un officier prisonnier des FTP avait réussi à s'évader. Il était pour nous inimaginable qu'une telle chose ait pu se produire. S'agissait-il de « notre » capture ou d'un autre officier, un certain Gerlach ou les deux étaient-ils un seul et même officier allemand qui aurait pu aller rendre compte à son état-major[6] et aurait ainsi initié de telles représailles ? Nous avons fait l'amalgame et nous nous sommes tus avec notre lourd fardeau à porter.

---

[1] Lors de la première collecte de mémoire, le témoin avait indiqué que la capture de l'officier allemand avait eu lieu le lendemain de la fête célébrant le débarquement, c'est-à-dire le 8 juin 1944.

[2] Selon le témoin *« La veille de la libération de Limoges, la voiture de son groupe étant prise en chasse par les troupes allemandes, il est volontairement descendu du véhicule afin de couvrir la retraite de ses camarades, retardant par son tir l'approche de l'ennemi ; il a été massacré et énucléé sur place »*.

[3] Le chauffeur avait la tête appuyée sur le volant, mais, selon le témoin, les maquisards n'ont pas vérifié s'il avait été tué ou s'il simulait avoir été atteint.

[4] Il s'agissait d'un véhicule léger, selon le témoin, genre traction. Et les hommes qui en sont descendus n'étaient pas en tenue de GMR, mais en tenue de maquisard.

[5] Ou surlendemain ?

[6] Le témoin semble convaincu qu'il s'agissait bien de Gerlach. Mais son témoignage n'a-t-il pas été « pollué » par les informations qui lui ont été communiquées, à sa demande, sur ce dossier.

La parole aujourd'hui complètement libérée, je m'interroge encore sur les conditions qui ont pu conduire à l'évasion de cet officier. Son témoignage sous serment, en 1951, est, on ne peut plus, confus : son chauffeur ressuscité avant d'être à nouveau abattu. S'agit-il d'une savante mise en scène de la communication pour mieux stigmatiser un village limousin ? Mais alors pourquoi l'interprétation de l'arrestation déformée par la jeune et jolie jeune femme brune s'il s'agit de la même personne ? Et s'il ne s'agit pas de Gerlach[1] *que nous aurions capturé, s'agit-il d'un autre fait d'arme que personne n'a jamais cité et pourquoi ?*

Beaucoup d'interrogations qui me laissent croire à une savante mise en scène : dans l'intérêt de qui et de quoi ?

Les parachutages du Mont Gargan

A la mi-juillet, lors des parachutages d'armes au Mont Gargan, nous avons sollicité Guingouin, au nom de l'Armée Secrète, pour qu'il nous fournisse quelques armes parachutées. Il nous a donné son accord et nous a fixé rendez-vous pour la livraison.

Lorsque nous sommes arrivés au lieu convenu, c'est un de ses lieutenants qui nous a reçus et qui a refusé de nous fournir les armes attendues ! Nous avons dû aller, quelques jours plus tard, chercher des armes à Argentat, en Corrèze, avec tous les risques que cela pouvait comporter : j'étais, en ce qui me concerne, revêtu d'un uniforme de caporal de la DCA allemande. J'ai dû traverser, au petit matin, les rues de Limoges dans ce costume qui pouvait à tout moment me faire craindre une interpellation des soldats allemands ou une embuscade de la Résistance ! »

Signé : Bernard Katz

Chevalier de la Légion d'Honneur
Croix de Guerre 39-45
Croix de Guerre TOE[2]
Médaille de la Résistance

[1] L'option de la capture d'un officier trésorier-payeur, dans ce secteur, doit être sérieusement examinée.

[2] TOE : Théâtres d'Opérations Extérieurs

Cinq d'entre eux ont-ils capturé l'officier SS Karl Gerlach, à Saint-Gence, le 9 juin 1944 ?

MARS 1944 –
GROUPE FRANC REGIONAL A.S – R5
P.C. des BARDYS

Jacques Ansot (JAC)
Chef du Groupe
24 ans

"Bernard" KATZ"
20 ans

Roger VALADE (JACKY)
20 ans

Angelo TROTTO
40 ans

Albert BRACHET
35 ans

CHAPELAUD dit "LE RABBIN"
40 ans

Document communiqué par Bernard Katz (2015)

III. Témoignage Gabriel Darnajoux

Fait à Paris, le 24 juin 2015.

« Le vendredi 9 juin 1944 -j'avais 18 ans, à l'époque et je venais de subir, en fin de semaine précédente, les épreuves écrites du baccalauréat- j'étais à Peyrilhac au domicile de mes parents, boulangers place de la Mairie.

Alors que nous terminions en famille, avec les deux ouvriers, le repas de midi, nous entendîmes l'arrivée d'un véhicule et dans les instants qui suivirent, la porte du magasin s'ouvrit. Etant à table, le plus près de la porte, je me levais et je vis un militaire en uniforme kaki de G.M.R. dont les galons et les insignes étaient arrachés. Il se présenta comme membre de l'Armée de Libération Nationale (A.L.N.) et me dit : « Nous réquisitionnons votre véhicule et l'emmenons immédiatement ». Mon père, qui m'avait rejoint, lui fit alors remarquer qu'il s'agissait d'un gazogène au fonctionnement bien peu fiable. Ce G.M.R. qui paraissait être un gradé manifesta sa déception : « Il nous faut un véhicule fiable et qui marche ». A ce moment-là, un de ses hommes vint le rejoindre et lui confirma qu'il s'agissait bien d'un gazogène.

Les deux hommes ressortirent alors du magasin et nous constatâmes qu'ils étaient descendus d'un fourgon bleu, arrêté un peu plus haut sur la place. Plusieurs militaires se tenaient à proximité. Un petit groupe avait emprunté, au coin de la boulangerie, la route de Conore[1] : l'un de ses membres remonta et informa le chef présumé que la Citroën traction avant du marchand drapier, Jules Besson, correspondait au type de véhicule recherché et que le reste du groupe procédait à sa réquisition. Le chauffeur du fourgon qui était resté au volant, fit alors descendre son véhicule, une centaine de mètres plus bas. C'est là que les militaires se regroupèrent avec ceux qui avaient réquisitionné la Traction avant et en avaient déjà pris possession. Ils se trouvaient au niveau de l'ancienne halle, sous la place de l'Eglise, à gauche, direction de Cieux.

Dans les minutes qui suivirent, j'ai vu deux voitures légères venir s'arrêter à l'endroit même où le fourgon stationnait précédemment. De la première, que je pris pour une SIMCA 8[2], je vis descendre des places arrière, deux Allemands, tête nue, en chemise et pantalon vert-de-gris[3]. J'eus alors la frayeur de ma vie, me disant : « Les G.M.R. passés à la dissidence sont encore dans le bourg et l'affrontement est inévitable ». Ce n'est que lorsque tous les occupants des deux voitures furent tous descendus de leur véhicule et qu'ils se furent regroupés devant le perron de la mairie, discutant avec les deux Allemands, puis les obligeant à lever leurs bras et à poser leurs mains sur la tête, que je compris qu'il s'agissait de prisonniers et que je fus rassuré.

Ce groupe fut rejoint par quelques maquisards ou G.M.R. dissidents remontant de la place de l'Eglise, sans que je puisse donner plus de précisions car mon attention était concentrée sur l'attitude des deux prisonniers allemands[4]. La discussion se poursuivit pendant plusieurs minutes devant le perron, puis les deux prisonniers furent conduits sous le mur de soutènement de la mairie, côté route de la gare, puis adossés, côte à côte, à ce mur. Un peloton d'exécution se mit en place, de l'autre côté de la route, à l'angle de notre jardin. C'est

[1] Conore sur la RN 147.
[2] Qui ne pouvait en aucun cas être une SIMCA5 (seulement deux portes latérales). La seconde voiture était peut-être une Juvaquatre dont il est parfois question dans l'historiographie.
[3] Feldgrau ou couleur gris-vert.
[4] Il s'agissait de Gerlach et de son chauffeur.

seulement à ce moment-là que je remarquais la présence d'une femme[1] *au commandement du peloton, lorsqu'au lieu de dire « feu », elle s'écria : « Halte, ne tirez pas, ils pourraient nous servir par la suite ». Un des hommes du peloton s'avança alors vers mon père et ses deux commis, Pierre Riffaud et René Boijoux, qui avaient suivi les événements depuis le seuil de la grange, alors que j'étais moi-même avec ma mère, devant le magasin. Cet homme leur demanda des cordes pour entraver les deux prisonniers. A défaut de cordes, les commis lui remirent des fils de fer ayant servi à lier les fagots utilisés à l'époque pour chauffer le four. Les poignets des deux Allemands furent aussitôt attachés derrière le dos et ils furent embarqués rapidement sur les places arrière de la voiture qu'ils avaient quittée en arrivant ici. Celle-ci, avec, la suivant, la même voiture qu'à l'arrivée, partirent en direction de Cieux.*

Toute cette scène se déroula avec peu de témoins, hors les membres de ma famille, de nos commis et des plus proches voisins. Je remarquais seulement Marcel Goursaud qui, tenant son vélo par le guidon, allait rejoindre sa famille à Montcocu. Il a confirmé, à plusieurs reprises, les déclarations que j'ai pu faire sur ces événements.

Un peu plus tard, dans l'après-midi, deux voitures avec, chacune à bord, un officier allemand et son chauffeur firent étape à Peyrilhac. Ils agissaient, dans le cadre de la mission confiée à l'officier d'intendance fait prisonnier en début de l'après-midi : la préparation du cantonnement d'un détachement SS d'artillerie sur chenilles, dans les environs du poste émetteur de Nieul. En effet, depuis le 11 novembre 1942, cette station était protégée par une garnison de soldats allemands.

Ces deux officiers se présentèrent à la mairie pour envisager la réquisition des écoles et y faire transporter de la paille pour les soldats, l'hébergement des officiers étant prévu chez l'habitant. Ils demandèrent à l'adjoint au secrétaire de mairie, chargé notamment des réfugiés, M. Mittelheiser, d'origine lorraine, si l'officier responsable du cantonnement, dont ils étaient sans nouvelles, ne les avait pas précédés. Sur la réponse négative de M. Mittelheiser, ils visitèrent les écoles désertées par les enfants car le directeur, M. Fredon, mutilé 14-18, qui avait pu suivre les événements depuis sa fenêtre les avaient aussitôt renvoyés chez eux, puis ils visitèrent, également, quelques maisons voisines. Ils vinrent à la boulangerie, accompagnés par M. Mittelheiser, et ma mère dut leur faire visiter les chambres. Dans la première, ils virent mon père allongé sur le lit qui se reposait, les pieds hors du lit, après sa journée de travail commencée très tôt, dès le petit jour. Ils se retirèrent discrètement. Ils furent, par contre, beaucoup plus intéressés par la seconde chambre, occupée par ma grand-mère, avec ses deux fenêtres donnant de part et d'autre, sur le carrefour. En définitive, ils ne donnèrent pas suite à une implantation de troupe dans notre bourgade, et ils préférèrent un regroupement à Nieul.

C'est ainsi que le soir du 10 juin, alors qu'une épaisse fumée noire s'élevait au-dessus d'Oradour-sur-Glane et qu'une âcre odeur de chair brûlée empestait l'atmosphère, une horde de SS, surexcités, traversa Peyrilhac, avec son matériel, pour rejoindre son cantonnement à Nieul. Quelques centaines de mètres avant le bourg, là où la route d'Oradour rejoint celle de Cieux, à l'endroit même où, selon moi, l'officier prisonnier emmené, la veille, vers Cieux put lire sur un panneau indicateur « Oradour-sur-Glane 8 km », un véhicule blindé piqua « tout droit » et se retrouva en contrebas de la route. Une partie du convoi fut ainsi immobilisée, alors que les premiers éléments avaient déjà franchi le bourg. Un échange de signaux de détresse illumina de son aveuglante clarté toute la campagne et nous fit croire à une attaque contre le maquis. J'avais alors quitté le bourg, avec les commis boulangers et quelques amis de mon âge. Nous nous étions réfugiés dans la ferme de Léon et Marguerite Bardet, au lieu-dit le Picou, en pleine campagne.

Les événements des vendredi 9 et samedi 10 juin nous laissaient craindre le pire, et je me suis souvent posé la question : « Gerlach en parlant d'Oradour, n'a-t-il pas, bien involontairement, préservé Peyrilhac ?

[1] Marie-Thérèse Palan.

Nota : Je tiens à préciser les points suivants :

- *Dans mes précédentes dépositions, je n'ai jamais indiqué que les G.M.R. étaient transportés dans une camionnette (genre petit car), mais j'ai toujours parlé d'un fourgon bleu.*

- *J'ai toujours évoqué les G.M.R. en tenue kaki et non pas bleu.*

- *Je confirme que le responsable des G.M.R. s'est présenté à la boulangerie au nom de l'Armée de Libération Nationale. Si les FTP n'utilisaient pas ce sigle, les G.M.R. dissidents l'utilisaient avant de choisir le mouvement de résistance qu'ils allaient rejoindre.*

- *G. M. (Marcel Goursaud) n'était pas ex-gendarme, mais il a fait ensuite carrière dans la gendarmerie.*

- *Je confirme bien que Gerlach et son chauffeur étaient, l'un et l'autre, à Peyrilhac, en chemise et pantalon vert-de-gris.*

- *Je n'ai jamais eu connaissance ni trouvé de référence à la première déposition de Gerlach après son retour d'évasion, le 10 juin 1944 au matin, devant le colonel Stadler pour lui rendre compte des péripéties vécues au cours de sa mission de la veille, pourtant :*

1. Je retrouve dans une note : « le 13 juin, le Préfet régional rapporte la version allemande selon laquelle un officier allemand et son chauffeur ont été capturés par le maquis et molestés à travers le village[1] ».

2. J'ai eu l'occasion, dans les années 60, de prendre connaissance, par l'intermédiaire d'un relais familial, d'un document de la Préfecture, présenté comme le rapport original de Gerlach à Stadler. Le récit de son évasion m'avait particulièrement frappé. Il décrivait cette évasion avec force détail : « A la tombée de la nuit, dans le bois, alors que j'étais allongé à terre près de mon chauffeur, je lui ai demandé de s'allonger près de moi, dos à dos, de façon à pouvoir desserrer à tour de rôle les liens enserrant nos poignets. Nous avons ensuite profité d'un moment de relâchement de la surveillance par nos gardiens pour nous enfuir à toutes jambes. Lorsque les gardiens s'aperçurent de notre évasion, ils tirèrent dans notre direction. J'ai eu la vie sauve en zigzaguant entre les arbres alors que mon chauffeur qui fonçait en ligne droite a été abattu par les gardiens, étant ainsi une cible plus facile ».

Ces détails m'avaient beaucoup impressionné et je les ai gardés en mémoire.

La version rapportée officiellement par Gerlach, le 20 septembre 1951[2], est un tissu de contre-vérités où la tentative d'exécution dont j'ai été témoin, à Peyrilhac, n'est même pas mentionnée ».

Signé : Gabriel Darnajoux

[1] A quel village est-il fait allusion ?

[2] Cette version, jointe au dossier, s'inscrit dans le droit fil de la pensée « négationniste » imaginée par Weidinger pour justifier le massacre d'Oradour-sur-Glane. La version rapportée tout de suite après l'évasion de Gerlach laisse plutôt croire à une tentative de justification auprès de son supérieur hiérarchique, donnant une explication crédible à la mort du chauffeur et à son évasion. Cette version est cependant totalement contredite par le témoignage de Raymond Fredonnet, ancien maquisard témoin visuel de l'exécution des deux Allemands.

IV. Témoignage Michel Jakobowicz

Fait à Paris, le 10 novembre 2015.

« Mon grand-père, Houren, quitta la Pologne en 1930, en raison de la crise économique mondiale, pour venir s'installer, par la suite, à Paris, avec ma grand-mère, Golda, et leurs deux enfants, David et Sarah. Mon père David obtint la nationalité française qui lui sera, par la suite, retirée sous le régime de Vichy. A la fin des années 30, la pression de l'idéologie allemande inquiéta la famille qui se réfugia à Limoges, peu avant l'arrivée des troupes allemandes à Paris, avant d'être dirigée vers la commune de Saint-Victurnien où elle s'installa à l'étage d'une grande bâtisse, à La Maison Blanche dans le village de La Malaise, en bordure de forêt, presque à mi-chemin entre Saint-Victurnien et Oradour-sur-Glane, près de la Route Nationale 141, reliant Limoges à Saint-Junien et à Angoulême.

Mon père David se maria avec Anna Platek presque aussitôt après, en 1940, à la mairie de Saint-Victurnien. C'est là qu'il forma avec Chaput, Stroghoff, Vilain et quelques autres joueurs de l'équipe de football local, le premier maquis de cette région boisée qui très vite se spécialisa dans le sabotage des convois ferroviaires. C'est en raison de cette spécialisation qu'un ordre de la hiérarchie de la Résistance leur fut donné de récupérer un wagon plombé de la Banque de France[1]. Ils connaissaient son contenu qui leur avait été signalé : le wagon était chargé d'or. Ils le récupérèrent, certains étant tentés par tout cet or, mais la Résistance avait besoin de ces fonds et ils n'y touchèrent pas. Le wagon ne fut pas détruit, ils le livrèrent intact, plombé, pas un scellé n'avait été ôté. Ils furent remerciés et félicités. Un reçu leur fut délivré et ce fut tout. Mon père brûla immédiatement le reçu car être pris avec un tel document, c'était la mort assurée pour tous. Un autre jour, le petit groupe qu'ils étaient devenus, avait reçu l'ordre d'intercepter un camion de S.S. et de le liquider sans bruit. Ils étaient neuf, les S.S. du camion[2], le plus vieux avait dix-neuf ans, le plus jeune, quinze ans. Le petit groupe de Résistants avait obéi sans bruit.

…

Comment mon père échappa au traquenard de la milice à Saint-Victurnien, le 27 juin 1944

Gaston Texier était de passage à Saint-Victurnien, ce 27 juin 1944 et se trouvait dans le bistro de la mère Ribette lorsqu'un individu y entra, se présentant comme responsable d'un groupe de Maquisards. Il voulait rejoindre Chez Mallet ou être mis en relation avec un certain Mallet de Chez Texier… Sur ses gardes, Gaston se tut : ce chef avait des bottes trop bien cirées pour un Maquisard. Alors, il lança à la mère Ribette : « Alors, on ne paie pas à boire aux gars du Maquis ? ». « Pourquoi pas ! ». Elle déboucha une bouteille et servit tout le monde. Ils trinquèrent. Gaston, inquiet, très mal à l'aise, sûr d'être recherché, ne pouvait s'échapper. Dugot était là, il avait entendu. Il courut immédiatement prévenir ma mère à La Maison Blanche : « Je ne sais pas ce qui se passe, on est en train de ramasser des gars ». Mon père, prévenu, fila aux champs. Il était chaussé de sabots avec de la paille dedans, il avait l'air d'un vrai paysan.

---

[1] Peut-être le chargement de 600 kg d'or entreposés dans une banque à Limoges et destinés à être convoyés jusqu'à l'aérodrome de Saint-Junien (celui de Limoges ayant été bombardé et étant totalement impraticable). C'est un témoin qui s'est confié à un journaliste local, P… B…, dans les années 1980, et qui a rapporté ce fait divers. Un fait divers qui pourrait bien être un fait d'armes important de la Résistance, peu avant la libération de Limoges, en août 1944, alors que les Allemands tentaient de sauver l'essentiel, avant leur retrait du Limousin. Le témoin aurait lui-même chargé les lingots un à un dans des caisses déposées dans un camion stationnant devant la banque, lesquelles ne pouvaient recevoir les coffres dans lesquels les lingots étaient stockés. Le camion était gardé par des soldats allemands en armes. L'or provenait d'une entreprise de l'Est de la France qui pensait ainsi le mettre à l'abri à Limoges. Le camion (ou peut-être le train blindé de Limoges à Saint-Junien) serait tombé dans une embuscade de la Résistance, aux environs d'Oradour-sur-Glane, et l'or confisqué aurait ainsi contribué à l'effort de guerre du Maquis.

[2] Ne s'agissait-il pas de l'embuscade de Breuilaufa où périrent dix ou onze soldats allemands ?

A peine arrivé, il vit un camion qui s'arrêtait. Il était en tous points, similaire à ceux du Maquis avec la Croix de Lorraine dessinée sur ses flancs. Un homme en descendit, chemise, pantalon, blouson, chaussures de marche, c'était l'uniforme des Maquisards. Il interpella mon père qui s'approcha lentement du camion où s'entassaient des civils en armes. Celui qui l'avait interpellé lui demanda : « Dis-moi, la route de Saint-Victurnien, c'est bien celle-là ? ». Mon père était sur ses gardes, il ne les reconnaissait pas et répondit en patois. L'autre sortit une feuille de sa poche et la lui montra : « Nous sommes de la Résistance et nous recherchons ces gars-là ». Mon père prit la feuille que l'homme lui tendait. Il l'examina et reconnut les noms. Tous ses copains et son nom figuraient en bonne place. L'autre continuait : « Nous devons les contacter au plus tôt, nous devons nous regrouper pour une action sur Blond ».

Mon père était de plus en plus inquiet, son nom sur la liste, des inconnus qui se réclamaient de la Résistance… « Non, je ne les connais pas. Moi, je travaille à la ferme là-haut ». Il tendit le bras vers la bâtisse au loin « Eux savent peut-être ». Puis il recommença à parler en patois. L'homme se lassa. Dans le camion quelqu'un lança : « Laisse tomber, c'est un péquenot. Monte et dépêchons-nous ! ». L'homme haussa les épaules et remonta dans le camion qui démarra aussitôt. Mon père les regarda partir et disparaître au premier virage. Il lâcha alors son outil et courut à travers champs.

A Saint-Victurnien, des véhicules remontaient le bourg jusqu'au cimetière pour y faire barrage. Ils placèrent leur véhicule blindé, la fameuse « Titine » de la milice, cette camionnette à plateau, équipé d'une mitrailleuse, avec pare-balles en tôle, à l'extrémité basse du cimetière, en travers de la fourche des deux routes qui l'enserraient. La mitrailleuse pouvait ainsi contrôler les deux routes simultanément. Trois hommes remontaient le bourg à pieds, en faisant respecter les consignes de De Vaugelas : «Les habitants devront rester dans les maisons, portes et fenêtres closes ». Ils firent entrer les habitants à leur domicile. Un quatrième remontait également à pieds, c'était un grand gaillard coiffé d'une chéchia rouge, avec des bandes de munitions qu'il portait autour du cou. Saint-Victurnien était bien quadrillé, investi militairement, comme l'avaient fait les Allemands, dix-sept jours plus tôt à Oradour. L'élève imitait le maître.

Mon père courait. « Vite », se disait-il. Une seule pensée l'animait, il devait arriver avant eux. Il fallait prévenir les copains. Il courait aussi vite qu'il pouvait dans les chemins de terre, sous les bois, pour atteindre un champ, puis un autre. « Il faut les prévenir, il le faut. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? ». Le souffle commençait à lui manquer, il courait toujours. « Et si c'était la milice ? ». Il buta contre une pierre et repartit. « Mais non, c'était un de nos camions ».

La route de Saint-Junien, celle de Beaumont et la gare, comme tout le bourg de Saint-Victurnien et le pont était surveillés. Marcel Laroche revenait du ravitaillement d'un village voisin quand cinq hommes armés l'interpellèrent, face au cimetière. Trois parlaient patois, ils étaient masqués. Les deux autres ne l'étaient pas. Ils l'accompagnèrent chez lui et l'invitèrent à leur montrer le chemin du lieu-dit Chez Mallet. Une fois dans la rue, les deux hommes lui firent reprendre la route du cimetière où ils devaient, soi-disant, retrouver leur voiture pour aller plus vite… Mais la voiture n'ira pas Chez Mallet, Marcel Laroche fut le premier arrêté, le premier à être mis contre le mur du cimetière.

Lucien Chaput et Gabriel (dit Christian) Vilain, étaient chez Camille Auriat, le marchand de vin, avant l'arrivée des miliciens. Dans le chai, tout en buvant un verre, ils fabriquaient du savon de mauvaise qualité. Chaput avait regardé sa montre et dit : « Il faut y aller, une voiture doit venir ». C'est ainsi que tous deux remontèrent le bourg pour se rendre à la maison Chaput. Chaput et Vilain étaient des amis de mon père, camarades de combat depuis le début. Vilain était un prisonnier évadé, réfugié à Saint-Victurnien après avoir dû quitter Paris. Ils croisèrent les voitures du convoi. En arrivant, Lucien Chaput trouva sa mère au bord de la route en conversation avec un voisin. Elle lui dit : « C'est des maquisards, monte vite les rejoindre ». « Ce ne sont pas des maquisards, je vous assure Madame Chaput » dit le voisin. Mais Chaput et Vilain ne l'écoutèrent pas et repartirent vers le cimetière. A une trentaine de mètres du cimetière, ils furent stoppés par deux hommes qui les arrêtèrent, les emmenèrent les mains sur la tête pour les aligner le long du mur du cimetière, aux côtés de Marcel Laroche.

Jérôme Morange fut arrêté par un milicien qui lui demanda ses papiers. Ses yeux étaient fixés sur l'arme qui le menaçait. Il n'était pas tranquille, il avait sur lui une liste de prénoms. Il était venu les chercher pour les mener au maquis de La Chapelle Montbrandeix où il se trouvait encore la veille. Le milicien ne découvrit pas la liste et le laissa partir.

Et pendant ce temps-là mon père courait toujours.

Adrien Chantegros était agent de liaison et connaissait bien le maquis de Pressac. Il ne reconnaissait pas ces soi-disant maquisards. De plus certains étaient masqués. Ce n'était pas dans les habitudes des gars du maquis et ils étaient trop bien équipés. Il fila avec son ami Maurice Allegrand par les jardins de la route des Granges pour ressortir par le petit chemin du bureau de tabac se heurtant à trois de ces « maquisards » qui leur intimèrent l'ordre de rentrer chez eux. Ils ne se le firent pas dire deux fois.

Sur la route venant d'Oradour-sur-Glane, se dirigeant vers Saint-Victurnien, roulait une camionnette bétaillère. Elle transportait dix maquisards, des vrais, et une jeune fille de dix-neuf ans, Andrée Gonthier, dite Monique, qui était un agent de liaison du maquis. Le chauffeur, Marcel Laroudie, avait choisi cette route après discussion avec le commandant Gaston Terrioux, dit Nelson. Le groupe, sous la direction du lieutenant Albert Louis, dit Gérard, devait rejoindre le maquis de la région de Dournazac-La Chapelle Montbrandeix pour une mise au point sur l'armement et les effectifs. Cela entrait dans les procédures de préparation de l'encerclement de Limoges en vue de la libération de la ville. Arrivé à la hauteur de l'homme qui contrôlait l'entrée du bourg de Saint-Victurnien, le lieutenant Gérard lui demanda ce qui se passait. La sentinelle lui répondit : « Ce sont des maquisards qui attendent des miliciens ». Et la camionnette poursuivit son chemin, sans plus d'inquiétude. Elle passa entre deux fusils-mitrailleurs, un sur le mur du cimetière, à gauche, l'autre dans le fossé, à droite. Un homme sortit du fossé et arrêta la camionnette. « Mot de passe ? ». « Turenne ». « Quel maquis ? ». « FTP ». L'homme crie « Feu ! ». Trois ou quatre miliciens jaillirent de derrière le mur du cimetière en tirant sur la camionnette. Le lieutenant Gérard fit feu sur un des assaillants devant la camionnette, lequel tomba grièvement blessé. Gérard, lui aussi atteint par une balle se tourna vers Monique : « Tu n'es pas morte ? Tu n'es pas morte ? ». Elle avait le regard fixé sur son camarade Voultoury, tué d'une balle en plein front. Gérard lui dit alors : « Tu iras chercher mes papiers à Dournazac ». Et il retourna son arme contre lui et se donna la mort. Un des maquisards était debout sur le marchepied, à côté du chauffeur. Il fut blessé au cou. Il sauta à terre lorsque qu'arriva un troupeau de vaches et il se glissa derrière le véhicule avant de plonger dans le fossé, puis il fila dans les jardins et le chemin creux. Marcel Laroudie avait vidé son chargeur, indemne, il sauta de la camionnette et se dissimula derrière les vaches pour rejoindre le chemin creux où il retrouva son camarade du groupe. Les vaches leur avaient sauvé la vie.

Andrée Gonthier fut empoignée par les miliciens qui la traînèrent jusqu'au pied du mur du cimetière. Elle regardait les miliciens jeter ses camarades morts ou blessés hors de la camionnette comme des sacs et les achever. Pendant tout ce temps-là, Marcel Laroche, Gabriel Vilain et Lucien Chaput attendaient derrière le mur du cimetière. Ils entendirent les coups de feu, les cris, les ordres sans rien voir, ni rien comprendre. Mais l'attente ne fut pas longue. Les armes des miliciens qui les gardaient se levèrent un peu plus haut…

Leur crime achevé, les miliciens dépouillèrent les victimes de leurs armes, argent, objet de valeur et papiers d'identité avant de filer. Ils avaient vu s'échapper deux hommes et se méfiaient d'un retour en force.

Mon père avait atteint le bourg, il avait même franchi la première maison du bourg. Mais il était trop tard. Ceux du camion avaient trouvé ceux de la liste. Parmi les 11 Maquisards morts pour la France, il y avait ses deux amis Chaput et Vilain. Tous ses copains étaient là. On les enterra dans le petit cimetière de Saint-Victurnien. C'était, pour mon père, comme un coup de massue supplémentaire : Oradour, la mort de Sarah, le départ au Maquis de son beau-frère Albert, les copains fusillés, c'était trop. Il n'en pouvait plus. Ses parents semblaient écrasés, ma mère était comme paralysée, ses beaux-parents n'avaient aucune nouvelle de son beau-frère Albert.

Les anciens camarades du Maquis se comptaient, à présent, aisément, ils n'étaient plus très nombreux. Les survivants du groupe FTP auquel appartenait mon père, rejoignirent alors un autre groupe FTP. Mais mon père les quitta pour rallier un Maquis de l'A.S., à Bellac, car le comportement des chefs FTP l'inquiétait beaucoup. Il contacta les Juifs de l'OJC (l'Organisation Juive de Combat) et là il découvrit de quoi nourrir ses inquiétudes : le Haut Commandement FTP était en désaccord avec Guingouin… l'OJC apprit à mon père que beaucoup de gens avaient été arrêtés sur dénonciation de maquisards. Mais il n'était pourtant pas question d'arrêter le combat contre les nazis.

Note : *Etant trop jeune pour me souvenir de cette époque (à peine deux ans), je rapporte les souvenirs que me restituait mon grand-père paternel, Houren, installé en Israël, après guerre, et à qui je rendais souvent visite. J'ai ainsi pu écrire une abondante autobiographie (deux volumes de 200 pages) et toute la partie ayant trait à la Résistance a été relue, validée ou corrigée par mon père, David Jakobowicz, Résistant de la première heure à Saint-Victurnien, devenu et reconnu spécialiste des coups de main contre l'occupant et la collaboration.*

Signé : Michel Jakobowicz
Spécialiste ORL à Paris

V. Témoignage Marie-Claude Angeli

Fait à Menton, le 12 décembre 2016

« Née en 1948, à Limoges, je n'ai évidemment pas vécu la tragédie du 10 juin 1944, mais ma grand-mère, née en 1906, qui a largement contribué à mon éducation, m'en a très souvent parlé. Pendant la guerre, mes grands-parents demeuraient à Mézières-sur-Issoire, à une trentaine de kilomètres du village martyr. Mon oncle, né en 1924, était dans les maquis FFI des régions limitrophes. Pour la sécurité de ses proches, il avait quitté Mézières-sur-Issoire avec « le commandant Auger », ancien adjudant-chef de la Guerre de 14, et son épouse Simone, beaucoup plus jeune que lui. Le commandant Auger fonda un embryon de maquis FFI qui se développa rapidement par la suite. Mon oncle était chargé du recrutement.

Le couple Auger avait un enfant, Serge, né autour de l'année 1940. Quelques semaines avant la tragédie d'Oradour, Mme Auger, qui consacrait toutes ses activités au maquis, fut raflée par la milice, en Charente, et emprisonnée à La Pierre Levée, à Poitiers. Pendant l'incarcération de sa maman, « le petit Serge », n'ayant pas encore l'âge d'être scolarisé, fut caché par mes grands-parents à Mézières-sur-Issoire, pendant plusieurs semaines, tout au plus quelques mois, puisque Simone Auger fut libérée assez rapidement, au cours du 3ème trimestre 1944. Ma tante, et maman (décédée en 2013) s'occupaient du « petit Serge » autant que ma grand-mère, mais pour des activités plus récréatives[1].

Le soir de la tragédie d'Oradour, des maquisards ont informé les populations alentour que « les Boches faisaient brûler Oradour et qu'on ne savait pas ce qu'ils allaient faire après ». Mon grand-père, né en 1899, étant en déplacement, ma grand-mère se trouvait seule avec ses deux filles : ma tante, née en 1925, et maman, née en 1928. Il y avait aussi, à la maison, le petit Serge que la famille cachait. Ma grand-mère décida alors de passer la nuit dans les champs, avec les trois enfants. Vers minuit, jugeant que « tout était calme », elle décida de rentrer à la maison avec la petite famille… Par chance, tout fut calme, en effet.

Ma tante m'a précisé qu'il s'agissait de maquisards des alentours, dont elle n'a aucun souvenir précis. Selon ses dires, ils n'avaient pas l'air effrayé, pour eux-mêmes, mais paraissaient très déterminés à prévenir le maximum d'habitants afin que la population prenne toutes les précautions pour échapper à d'éventuelles autres tragédies. »

Signé : Marie-Claude Angeli

[1] *C'était « un enfant très beau, très intelligent, très mignon et très bien élevé », m'a-t-on toujours dit, dans le cercle familial, et son départ de la maison, bien que légitime, fut assez triste.*

Janvier 2018

Patrick Charron – Jean Jollivet

ORADOUR-sur-GLANE

Faits générateurs du massacre…

Les témoignages

Témoignages
(essai n° IV : « 8 juin 1944 – l'embuscade de Breuilaufa »)

I. ***Témoignage Jean-Marie Beaubelicoux*** **(Jean Jollivet), Breuilaufa, mars 2016.**

II. ***Témoignage Jacqueline Dufour*** **(Patrick Charron), Bellac, octobre 2016.**

III. ***Témoignage Jean-Claude Piotaix*****, Créteil, novembre 2016.**

I. Témoignage Jean-Marie Beaubelicoux

Fait à Breuilaufa et recueilli par Jean Jollivet, le 7 mars 2016.

Breuilaufa le 07 mars 2016

Je soussigné, monsieur Beaubelicoux Jean-Marie retraité de la Fonction Publique, demeurant au 48 rue Saint Jean de la commune de Breuilaufa 87300, Confirme qu'il avait une pancarte, à la sortie du Lieu-dit, la Betoulle commune de Breuilaufa, sur le talus, à gauche dans le sens Poitiers-Limoges de la route Nationale 147, qui mentionnait que des Soldats Allemands avaient été tués en 1944, en ces lieux. Cette pancarte n'existe plus, depuis plusieurs années.
Par qui a-t'elle été enlevée ?
Peut-être, par l'usure du temps
Le mystère demeure.

Déclaration faite ce jour.

J.M. Beaubelicoux.

II. Témoignage Jacqueline Dufour

Fait à Bellac, le 26 octobre 2016

Jacqueline Dufour est née en 1931. Elle avait donc 13 ans au moment des faits. Elle habitait avec ses parents, sur la commune de Breuilaufa, l'une des cinq maisons existantes au lieu-dit La Betoulle, sur le bord de la RN 147 Limoges-Bellac.

« Mon père était maçon et nous étions venus nous réfugier en 1940, quittant Créteil, dans cette maison mitoyenne qui lui appartenait.

Le matin du 8 juin, très tôt, je me réveillais lorsque des Résistants, des gens de Nantiat, sont venus prévenir mon père que quelque chose allait se passer et que nous devions rester à la maison. Ils préparaient en fait une embuscade. J'ai entendu une très forte fusillade. Lorsque je suis sortie, j'ai vu arriver en courant des hommes, j'ai pensé aux Allemands, mais il s'agissait des Résistants qui revenaient de la ferme de Châtain-Margot avec des balais.

Je les ai vus balayer les débris sur la route, pensant aussi qu'ils effaçaient des traces de sang. Personnellement, je n'ai pas vu de corps. Le camion des Allemands a été caché derrière une haie. Le haut pouvait être vu depuis la route, si on observait avec attention. Nous sommes allés nous réfugier au château des Essards, chez M. De Monvallier, le maire de Breuilaufa, qui nous a accueillis très gentiment.

Concernant les Résistants, ils étaient en deux groupes, l'un sur le bord gauche de la route, dans le sens Bellac Limoges, l'autre à la ferme Châtain-Margot[1]*. La voiture allemande est allée dans la direction de la ferme et le camion est resté sur la route, les résistants ont tiré simultanément sur les deux véhicules. Les Allemands tués ont été enterrés au fond du champ qui bordait la route et ceux, faits prisonniers, ont été enfermés dans la grange de la ferme dont les métayers de l'époque étaient la famille Secco d'origine italienne. Les résistants ont envoyé un émissaire à Nantiat pour savoir ce qu'il fallait faire des prisonniers. L'ordre a été donné de les exécuter, car il était impossible de les garder. Ils ont été conduits sur le bord du Vincou où ils ont été exécutés. Il paraît qu'ils se sont mis à courir quand ils ont compris ce qui les attendait.*

Mme Secco, m'a raconté que des Allemands dans une voiture légère étaient venus peu après l'embuscade pour chercher des œufs à la ferme, alors que les prisonniers étaient dans la grange et qu'elle avait eu très peur. Dans les semaines suivantes, j'ai vu passer très lentement sur la route des véhicules Allemands qui semblaient chercher leurs camarades disparus. Je ne sais pas ce que sont devenus le camion et la voiture par la suite. Je me souviens avoir vu après guerre à La Betoulle un panneau qui rappelait ce fait d'arme de la Résistance avant que je quitte mes parents en 1951 ».

Signé : Jacqueline Dufour

[1] Sur la RN 147, à hauteur de la ferme de Châtain-Margot.

III. Témoignage Jean-Claude Piotaix

Fait à Créteil, le 17 novembre 2016.

Jean-Claude Piotaix est né en 1937. Il avait donc 7 ans au moment des faits. Il habitait avec ses parents, sur la commune de Breuilaufa, l'une des cinq maisons existantes au lieu-dit La Betoulle, sur le bord de la RN 147 Limoges-Bellac.

« Nous étions venus nous réfugier ici, quittant Créteil lors de la débâcle de 1940, car mon père possédait cette maison mitoyenne. Il avait été mobilisé et avait pu éviter d'être fait prisonnier par les Allemands. Il nous avait rejoints, ma mère, ma sœur et moi. Il était né en 1904 et ma mère en 1907.

L'embuscade du 8 juin 1944

La Betoulle : l'embuscade (photo PC – 12/2016, complétée par MB)

Ce 8 juin 1944, au lever du jour, des Résistants sont venus prévenir mon père qu'il allait y avoir une embuscade et il en discutait avec eux. Il faut savoir que son frère Eugène était un « Légal » de la Résistance. Quand il parlait de ces Résistants, il disait toujours « les électriciens de Nantiat », faisant référence, semble-t-il, à des agents de l'EDF. Mon père était communiste et avait été prévenu une fois par le maire, M. Jean de Monvallier de faire attention, car « on » avait demandé des renseignements sur lui. Il travaillait comme maçon pour le maire. Ce dernier avait fait la guerre de 14-18 et avait été fait prisonnier. Il n'aimait pas les Allemands et pas plus le régime de Vichy. Ce matin-là, ma sœur et moi, nous dormions à l'étage et nous avons été réveillés par du bruit au rez-de-chaussée. Notre père nous a demandé de descendre et ensuite de nous mettre à l'abri derrière le mur de notre jardin, à l'arrière de la maison. Les Résistants savaient qu'un camion allait passer, ces derniers ayant dit « on attend un camion[1] ».

Ensuite, j'ai entendu mon père dire « voilà le camion qui arrive ! ». Puis il y a eu une violente fusillade, mais assez brève. Lorsque je suis sorti, peu de temps après, le camion était encore sur la

[1] A noter que l'embuscade n'était pas du tout fortuite, mais bien « ciblée » : les Maquisards étaient parfaitement renseignés de l'arrivée d'un camion qui semble-t-il transportait du matériel de communication, donc stratégique dans les opérations de guérilla menées contre les occupants.

route et les résistants balayaient pour enlever les débris. Il s'agissait d'un camion civil de 8-10 tonnes à gazogène. Nous sommes allés nous réfugier chez M. le maire au château des Essarts. Nous y sommes restés une semaine et ensuite, nous sommes restés au moins deux semaines dans une bergerie. Seules Mesdames Breuil et Boirous, deux veuves dont les maris avaient été tués au cours de la guerre de 14-18, sont restées dans leurs maisons. La maison mitoyenne à la nôtre était celle de M. Brun un ancien combattant de 14-18.

Ce qui suit m'a été raconté par mon père lors de nos conversations après la guerre.

Les Résistants étaient composés de deux groupes. Le premier s'était caché derrière des fagots de bois empilés sur le côté gauche de la route dans le sens Bellac-Limoges et le second à hauteur de la ferme de Châtain-Margot 400 m plus loin. Il y avait une voiture qui précédait le camion et qui a été stoppée par le feu des Résistants du deuxième groupe. Ce groupe avait été mis en place au cas où le camion n'aurait pas été stoppé par le premier. Les Allemands étaient répartis dans les deux véhicules. A priori les Résistants n'étaient pas au courant qu'il y avait une voiture. L'attaque sur les deux véhicules a été quasi simultanée. Il y a eu des Allemands qui s'étaient mis à l'abri derrière le camion et qui ont été fait prisonniers et d'autres aussi qui provenaient de la voiture, dont l'officier. Le chauffeur du camion, un Français, s'était caché dans un fossé. Mon père m'a toujours dit que le chauffeur avait survécu. Les prisonniers ont été enfermés dans la grange de la ferme de Châtain-Margot occupée par la famille Secco. L'officier était gardé séparément. En début d'après-midi, les gendarmes de Nantiat sont venus à la ferme demander aux Secco s'il s'était passé quelque chose et ont écourté la conversation devant leurs dénégations sans insister. En fin d'après-midi, un résistant a dit « on va aller voir le chef » pour savoir que faire des prisonniers. Quand il est revenu l'officier allemand lui a demandé s'ils allaient les tuer, à quoi le résistant a répondu « oui ». Les prisonniers ont été conduits au lieudit « Le Pelu », sur les bords du Vincou, où ils ont été exécutés. Les corps sont restés dans la rivière où ils ont été trouvés par deux femmes et enterrés à proximité.

Le camion avait été caché sous les chênes au fond du champ à environ deux cents mètres de la route et était masqué par une haie de taillis. Seul le haut du camion pouvait être aperçu si on scrutait cet endroit. Le lendemain et le surlendemain, un biplan a survolé le camion et fait deux ou trois tours, mais il était partiellement caché par les fourrés et les chênes.

Mon père a aidé à enterrer les cinq allemands tués lors de l'embuscade au fond du pré sous les chênes et ce, en présence du Maire. Selon lui, les soldats allemands étaient des gens assez âgés et avec des chaussures très usées. Dans les jours suivants, M. de Monvallier est allé prévenir les Allemands à Limoges qu'il s'était passé quelque chose sur sa commune, mais sans pouvoir dire de quoi il s'agissait.

J'ai souvent joué dans ce camion et je me souviens que la vitre côté passager était perforée et qu'il y avait du sang sur le siège. Le soldat assis là avait dû être tué lors de l'embuscade. Il y avait beaucoup de trous d'impacts dans la carrosserie et sur le gazogène. Je me souviens aussi qu'après la guerre, il y avait à la maison un téléphone de campagne allemand qui provenait du camion.

Un panneau en bois avait été posé sur le lieu de cet événement sur lequel était écrit en pyrogravure « Ici le 8 juin 1944 ont été tués 11 soldats allemands ». Je pense qu'il avait été posé par les anciens Résistants et je ne sais pas par qui et à quel date il a ensuite été enlevé.

Quelques autres souvenirs de cette période tragique.

En 1943, j'allais me faire couper les cheveux chez les Secco à la ferme de Châtain-Margot. La famille Secco, monsieur et madame, le frère de monsieur, une grand-mère, deux garçons et une fille avaient quitté l'Italie du nord, avant- guerre et ils étaient frontaliers avec l'Autriche. Ce jour-là, ils avaient la visite d'un jeune gradé allemand (autrichien) dont les parents étaient amis des Secco. Sur le moment, j'ai eu très peur en voyant cet homme en uniforme, et lorsque M. Secco m'a demandé comment je voulais que l'on me coupe les cheveux, j'ai répondu « à ras ». C'est l'Allemand qui m'a tondu. Ma mère ne m'a pas reconnu quand je suis rentré.

Je me souviens qu'un jour, avant le massacre d'Oradour, une douzaine de Résistants qui étaient venus au bois de La Varogne, pour préparer une attaque, ont amené un des leurs à la maison, blessé par un camarade qui avait trébuché avec son arme. Un homme du groupe était un déserteur alsacien de l'armée allemande. Le blessé a été conduit à Limoges.

A cette époque, il y avait aussi des Résistants qui étaient cachés dans le vieux château près de l'église de Breuilaufa et d'autres sur la commune voisine de Berneuil au lieu-dit « La Borderie ». Mon père détenait d'avant-guerre un révolver qu'il avait enterré dans le jardin et que j'ai pu voir endommagé par la rouille lorsqu'il l'a déterré après la guerre, car il l'avait seulement emballé dans un chiffon. Son frère Eugène l'avait aussi sollicité pour cacher chez lui les armes d'un parachutage, ce qui avait provoqué une discussion avec ma mère qui s'y opposait disant que c'était trop risqué. Concernant ma mère, elle partageait d'une manière générale les idées de mon père et était en phase avec lui.

Lors de la retraite allemande en août 1944, des arbres avaient été abattus en travers de la RN147 par des Résistants au niveau du bois de la Varogne. Les Allemands ont pris cinq otages, dont mon père jusqu'à ce que les arbres soient enlevés. Ce sont les Secco qui s'en sont chargé à l'aide de leurs bœufs.

Je me souviens aussi d'un petit Joël, un enfant juif que cachait une de mes tantes de Limoges et qui venait de temps en temps à la maison. Je ne sais pas ce qu'il est devenu par la suite. Ma sœur et moi, avions été baptisés d'urgence, certainement pour être fondus dans les « normes » de l'époque à majorité catholique et ce, en regard des orientations politiques de notre père. Les communistes étant traqués autant par la police de Vichy que par les Allemands.

Je vous décris également deux autres faits divers :

1- A propos de mon oncle Eugène Piotaix, il est rentré dans la Résistance très tôt, en distribuant des tracts la nuit, disant aux Français de ne pas accepter l'occupation allemande. La Résistance n'était pas encore armée. Ensuite il a fait partie du maquis des Monts de Blond. Je me souviens d'une rencontre chez mes parents, dans les années 59 ou 60 : nous sommes allés tous les deux faire un tour en voiture justement sur les Monts de Blond. Nous roulions sur la départementale entre Vaulry et Blond. En arrivant dans un virage, il m'a demandé de stopper la voiture et il m'a raconté cette belle histoire… « Je me suis rendu là où nous sommes pour rencontrer un agent de liaison qui devait m'apporter des précisions sur un prochain parachutage. A ma grande surprise, j'ai vu arriver à vélo une sublime créature blonde, nommée Julienne. Après un échange de mot de passe, nous avons discuté un moment et ce fut le coup de foudre ».

Et plus tard, elle est devenue ma tante. Julienne était lorraine. Elle avait quitté sa région dès l'invasion allemande, réfugiée aux Ramades. Elle aussi est entrée très tôt dans la Résistance. Ils se sont mariés en 46, ont eu trois enfants et sont décédés tous les deux relativement jeunes.

2- C'était environ une dizaine de jours après l'embuscade de La Betoulle. Nous étions cachés dans la bergerie pour dormir la nuit, mais la journée nous nous cachions dans un chemin bordé de deux talus d'environ 1m50 à 2m, pour plus de sécurité. Ce chemin surplombait légèrement la voie ferrée Limoges-Poitiers. Dans ce même après-midi, nous avons vu le passage d'un train allemand se dirigeant sur Poitiers. Il était chargé d'engins blindés avec des soldats allemands armés, debout près des tanks. Le train roulait lentement.

C'était mon père qui nous décrivait les événements car il nous avait demandé de rester couchés. Tandis que lui seul, la tête légèrement levée, observait. Il est certain que si les Allemands nous avaient aperçus, nous aurions été la cible de ces soldats. Je pense qu'il s'agissait d'un train de blindés qui remontait du sud de la France pour se diriger vers les côtes du débarquement.

J'ai quitté La Betoulle en 1954. Je certifie exacte ces déclarations. »

Signé : Jean-Claude Piotaix